# LE SPECTRE DE CHATILLON

## Ouvrages de Paul de Kock.

| | |
|---|---|
| Madame de Monflanquin. . . . . . . . . . | 5 vol. |
| La Bouquetière du Château-d'Eau . . . . | 6 vol. |
| Un Monsieur très tourmenté. . . . . . | 2 vol. |
| Les Etuvistes. . . . . . . . . . . . . . . | 8 vol. |

## Ouvrages du marquis de Foudras.

| | |
|---|---|
| Les Hommes des Bois . . . . . . . . . | 2 vol. |
| Un amour de vieillard . . . . . . . . . . | 3 vol. |
| Les veillées de Saint-Hubert . . . . . . | 2 vol. |
| Un Drame en famille . . . . . . . . . . | 5 vol. |
| Aventures de M. le Baron . . . . . . . | 4 vol. |
| Un Grand Comédien . . . . . . . . . . | 3 vol. |
| Le Chevalier d'Estagnol . . . . . . . . . | 6 vol. |
| Diane et Vénus. . . . . . . . . . . . . | 4 vol. |
| Suzanne d'Estouville . . . . . . . . . . | 2 vol. |
| Un Caprice de grande dame. . . . . . . . | 3 vol. |
| Madeleine repentante. . . . . . . . . . | 4 vol. |
| Tristan de Beauregard . . . . . . . . . | 1 vol. |
| Un Capitaine du Beauvoisis. . . . . . . . | 4 vol. |
| Jacques de Brancion. . . . . . . . . . . | 5 vol. |
| Les Gentilshommes chasseurs . . . . . . | 2 vol. |
| Madame de Miremont. . . . . . . . . . | 2 vol. |
| Lord Algernon . . . . . . . . . . . . . | 4 vol. |
| Le Capitaine Lacurée.. . . . . . . . . . | 4 vol. |
| La comtesse Alvinzi. . . . . . . . . . . | 2 vol. |

---

Fontainebleau, imp. de E. Jacquin.

# LE SPECTRE

DE

# CHATILLON

PAR

**ÉLIE BERTHET**



PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR
37, rue Serpente.

1856

# VIII

## Le pardon.

Le lendemain, aux premières lueurs du jour, le camp était en rumeur pour le départ de l'armée. On enlevait les tentes et les pavillons; on chargeait dans des chariots le butin, fruit du pillage. Des hommes à cheval galopaient à droite et à gau-

che pour porter des ordres; tout était mouvement et confusion. La cour d'honneur du prieuré de Sainte-Épine présentait surtout un aspect animé. Elle était remplie de seigneurs en armures de guerre, de pages, d'écuyers, de hérauts en tabards brodés. Les palefrois piaffaient sous leurs housses pendantes, les fauconniers disposaient leurs oiseaux sur les perchoirs portatifs; les vivandiers bourraient le fourgon royal de provisions, tandis que les moines du prieuré chantaient l'office dans la chapelle voisine pour prier le ciel d'accorder un heureux voyage et toutes les prospérités terrestres à Sa Majesté très chrétienne.

Cependant le roi n'avait pas encore

paru, et dans la salle du chapitre, qui lui servait de chambre, rien n'annonçait les préparatifs du départ. Charles, la tête penchée, les coudes posés sur les bras de son grand fauteuil sculpté, semblait être en proie à de cruelles rêveries. Plusieurs grands personnages de son intimité se trouvaient là, mais aucun d'eux n'osait troubler par des questions importunes cette sombre tristesse, et ils se communiquaient à voix basse leurs réflexions à ce sujet.

— Que s'est-il donc passé la nuit dernière? demandait au comte de Chabannes le vieux courtisan que nous connaissons déjà; vous devez le savoir, vous, monsieur le grand maître. Sa Majesté paraissait si

joyeuse, hier, de quitter ce pays qui lui déplaît; comment le vent a-t-il si subitement tourné?

— Qui peut savoir pourquoi le vent tourne? dit Chabannes avec dépit; à moins que le chagrin de quitter une dame inconnue qui se cachait là-bas dans le village..... vous savez de qui je veux parler?

Le vieux courtisan cligna des yeux.

— Ce ne peut être cela, répliqua-t-il; depuis la mort de cette gentille Agnès, qu'on appelait la dame de Beauté, le roi n'a pu s'attacher sérieusement à aucune femme... Hein! sire comte, ne croyez-vous pas que certaines lettres venues du... *du*

*pays des montagnes* pourraient être la cause de tout ceci ?

— Je vous entends, messire; mais depuis la lettre où monseigneur le dauphin offrait à son père de l'aider à envahir la Guyenne, aucune nouvelle n'est venue de ce côté. Monseigneur a été piqué du refus de notre maître, et il continue ses armements... Peut-être un de ces jours l'orage éclatera-t-il enfin, et je m'attends à être envoyé là-bas avec un millier de lances... Sur mon âme! j'irai, messire ; j'irai lors même que le premier acte de Louis, en devenant roi, devrait être un jour de me faire trancher la tête !

Le vieux courtisan sourit d'une manière

équivoque, afin de ne s'engager ni pour le fils ni pour le père, et il se hâta de changer de conversation.

— S'il en est ainsi, reprit-il, je ne sais plus que penser. Il me semble pourtant que ces accès de tristesse deviennent de plus en plus fréquents chez notre royal maître!... Mais il ne nous appartient pas de nous immiscer dans ses secrets... Dites-moi, comte, poursuivit-il en prenant un ton différent, quelle peut être la cause de cette alarme de la nuit dernière? on parle de gens d'armes tués, de tentative d'assassinat, que sais-je? En votre qualité de capitaine de l'armée, vous devez connaître la vérité de cette affaire.

— Sur ma foi, messire, je n'en sais pas

plus que vous. Plusieurs hommes de la compagnie du capitaine Limousin ont été occis en effet, et d'autres sont en fuite; mais je n'ai pu obtenir aucun éclaircissement là-desssus. Peut-être s'agit-il seulement d'une querelle entre ces diables incarnés de soudards. J'avais d'abord un soupçon que le roi n'était pas étranger à cet événement; mais il paraît que je me suis trompé... Tout à l'heure, quand j'ai essayé de l'interroger, il m'a répondu brusquement qu'il ne savait ce que je voulais dire, et depuis ce moment il est plongé dans l'humeur noire où vous le voyez.

— C'est qu'il ne songe pas à partir!... s'il tarde trop, il nous faudra chevaucher par la chaleur du jour, et le soleil est brûlant sur les armures!

— J'ai bien d'autres soucis, dit Chabannes; je voudrais parler au roi, et le moment n'est pas favorable pour lui présenter une requête... Mais, voici lord Stewart, le capitaine de la garde écossaise, qui vient annoncer qu'il est temps de se mettre en route, et je vais risquer une rebuffade.

En effet, le capitaine écossais s'approchait respectueusement du roi et lui disait quelques mots à voix basse. Charles fit un soubresaut, comme s'il sortait d'un profond sommeil.

— C'est bon, qu'on attende! dit-il avec colère en se tournant d'un autre côté.

Mais alors ses yeux tombèrent sur Cha-

bannes, qui s'était approché à son tour, et se fixèrent sur lui avec cette expression vague qui annonce la rêverie. Le favori crut voir dans cette fixité du regard de son maître un encouragement.

— Sire, dit-il, je venais prendre vos ordres au sujet...

— Au sujet de quoi ? demanda le roi.

— Eh bien ! sire, au sujet de ce baron de Châtillon et de son fils, qui ne peuvent manquer d'être pris.

— Eh ! mort-Dieu, pendez-les... et laissez-moi tranquille.

— Il suffit, sire ; quant au fort, on a déjà

jeté bas quelques tours et quelques pans de murailles, mais je ne sais si je dois...

— Renversez tout... et qu'on ne m'en parle plus.

— Le roi n'est pas en dispositions pacifiques ce matin, dit le comte en risquant un sourire; cependant, je ferai remarquer à Votre Majesté que si le château est complètement détruit, le fief dont il dépend, et qui est fort riche en terres et en vassaux, perdra par cela même beaucoup de sa valeur. Or, si le roi avait l'intention de le donner à quelqu'un de ses fidèles serviteurs...

— A vous, par exemple, comte de Dammartin? n'est-ce pas cela que vous voulez

dire ?... Vous êtes opiniâtre dans vos sollicitations.

Chabannes rougit, mais il ne se laissa pas désarçonner.

— A moi ou à d'autres, sire, reprit-il ; mais si quelqu'un avait des droits aux dépouilles de ce félon seigneur de Châtillon, ce serait moi, sans aucun doute, qui depuis quinze jours expose ma vie pour les conquérir. D'ailleurs, je rappellerai à Votre Majesté que mon frère bien-aimé, Antoine de Chabannes, vient d'être tué à la bataille de Castillon, et un dédommagement est bien dû à notre maison.

Il n'était pas dans le caractère de Charles de résister si longtemps aux instances

d'un de ses favoris. Afin de couper court à des importunités qui, dans ce moment surtout, lui imposaient une véritable torture morale, il allait peut-être céder, quand lord Stewart reparut et vint encore une fois lui parler à voix basse. Aussitôt la physionomie du roi changea.

— Qu'ils entrent, dit il avec vivacité; écartez-vous un peu, messires, commanda-t-il aux seigneurs qui l'entouraient.

Les courtisans se retirèrent à l'autre extrémité de la chambre, sauf Chabannes, que le roi retint près de lui. Ne pouvant plus entendre, ils paraissaient fort curieux de voir ces inconnus qui jouissaient d'une faveur si extraordinaire. Mais leurs désirs

furent encore trompés; les trois personnages qui entrèrent, conduits par lord Stewart, étaient armés de toutes pièces et avaient la visière baissée.

Les nouveaux venus s'approchèrent du roi et s'inclinèrent profondément devant lui.

— Ah! ah! dit-il, vous avez voulu vous montrer dans le même équipage qu'au moment... c'est bien; nous avons de bons yeux et nous vous reconnaissons parfaitement. Maintenant, nous voulons voir les visages de nos braves amis; levez vos visières.

Ils obéirent en silence.

— Par la messe! s'écria Chabannes,

c'est ce damné baron de Châtillon, avec son scélérat de fils et son messager aux paroles dorées !

Le roi recula d'un pas.

— Il doit y avoir là quelque méprise, balbutia-t-il ; je m'attendais à voir les trois chevaliers qui... que...

Le baron présenta au roi le sceau qu'il avait reçu de lui la nuit précédente.

— Sire, dit-il , reconnaissez-vous ce signe ?

Charles examina distraitement le cachet et resta pensif un moment. Mais bientôt, comme s'il eut rougi de son hésitation :

— Nous ne pouvons renier une dette sacrée, reprit-il à voix basse; sire baron, vous repentez-vous de vos torts passés? Votre fils et vous êtes-vous prêts à renouveler votre serment de fidélité envers la France et envers moi?

— De toute notre âme, sire, répliqua le baron d'un ton pénétré ; je supplie Votre Majesté de croire...

— C'est assez, dit le roi.

Puis, se tournant vers les seigneurs qui se pressaient dans l'autre portion de la chambre:

— Messires, dit-il à voix haute, nous avions été trompé au sujet du baron de

Châtillon et de son fils. Il est bien vrai qu'un moment ils ont porté les armes contre nous, mais ils se sont soumis alors qu'ils pouvaient encore nous résister à notre grand dommage. D'ailleurs nous ne croyons pas abaisser notre dignité royale en reconnaissant que les premiers torts sont venus de nous, vu que par suite du mauvais vouloir de certains de nos conseillers (et il jetait un regard oblique sur Chabannes) on retenait au sire de Châtillon des sommes qui lui étaient légitimement dues. Enfin, sans vouloir nous expliquer davantage, nous déclarons avoir reçu de ces chevaliers des services tels que nous ne pouvons plus douter de leur fidélité et de leur dévoûment à notre personne. En conséquence, nous les dé-

chargeons pleinement de la sentence de félonie qu'ils ont encourue; nous leur restituons leurs biens et dignités, et nous les tenons pour amis. De plus, afin de réparer autant qu'il est en nous le dommage qu'ils ont souffert, nous ordonnons que les sommes dont ils se portent créanciers envers le trésor leur soient intégralement payées dans le plus bref délai, dussions-nous y dépenser le dernier florin de notre épargne... Notre argentier l'aura pour entendu.

L'argentier du roi qui se trouvait dans la salle (ce n'était déjà plus le malheureux Jacques Cœur,) fit un signe d'obéissance. Les deux chevaliers se jetèrent aux pieds du roi.

— Ah ! sire, dit le vieux baron suffoqué par les sanglots, comment pourrons-nous jamais reconnaître tant de clémence et de générosité ?

— En me gardant religieusement le secret, dit Charles d'une voix étouffée.

Et il leur tendit ses deux mains, qu'ils couvrirent de baisers et de larmes. Comme ils se relevaient, le roi avisa le fauconnier Geoffroi qui se tenait un peu à l'écart.

— Approche, vassal, reprit-il, nous n'avons pas encore acquitté toutes nos dettes. C'est toi, poursuivit-il en baissant la voix, qui la nuit dernière me protégeais de ton corps contre les assassins, tandis que les

seigneurs les chargeaient si furieusement? Je reconnais encore la pointe des épées et des dagues sur ton armure... Allons parle; dis-moi comment je puis te récompenser?

Geoffroi sourit.

— Sire, répliqua-t-il, tout ce que je pouvais souhaiter était que vos bonnes grâces fussent rendues à mes nobles seigeurs et maîtres de Châtillon; je suis donc au comble de mes vœux!

Charles fit un mouvement de surprise.

— Voilà, dit-il, un simple vassal dont le désintéressement devrait servir d'exemple à bien des gens de notre cour... Eh

bien ! messires, c'est vous que je charge de le récompenser comme il l'entendra ; toute faveur que vous me demanderez en son nom vous sera immédiatement accordée... Mais comment nommez-vous ce brave homme ?

— Sire, répliqua le baron de Châtillon en tournant vers Geoffroi son regard humide de reconnaissance, un seul nom pourrait lui convenir...

— Et lequel, je vous prie ?

— Celui de *notre ange gardien.*

Cette réponse était de nature à piquer la curiosité du roi, et il sembla qu'il voulût en demander l'explication. Mais a

diversion causée par cette scène aux cruelles pensées qui torturaient Charles, avait déjà trop duré ; son regard redevint fixe, son front se plissa et il retomba dans la sombre mélancolie qui s'était emparée de lui depuis le matin.

Enfin, il releva la tête avec effort :

— Messeigneurs, dit-il aux assistants, nous allons achever nos préparatifs de départ, songez aux vôtres... Sire de Chabannes, vous deviez rester ici après nous afin d'accomplir une mission devenue sans objet; nous comptons donc avoir votre compagnie pour ce voyage... Sire de Châtillon, nous recevrons vos adieux avant de monter à cheval... Allez tous, messieurs, nous serons prêt tout à l'heure.

Et il congédia l'assemblée d'un geste languissant. Tandis que les seigneurs sortaient, Chabannes disait avec rage au vieux courtisan :

— Mort-Dieu, messsire, vous avez cru peut-être jusqu'ici qu'en semant la trahison on récolterait la honte et l'infamie... mais sois-je damné comme un païen, si l'on ne récolte maintenant la faveur et la richesse!

Quelques instants après, tous les gentilshommes et capitaines de la suite du roi attendaient dans la cour du prieuré le signal du départ. Charles n'était pas descendu encore, mais il ne pouvait tarder et deux pages avaient peine à contenir le fringant coursier à mors de vermeil et à

housse de pourpre qui lui était destiné. Au milieu de la chevalerie française, on apercevait les moines de Sainte-Épine, en aubes blanches, les bras croisés sur la poitrine. A leur tête, à côté de la bannière du couvent, le prieur lui-même, vêtu d'une chape magnifique, se préparait à prendre congé de son hôte illustre. Par la porte grande ouverte, on apercevait la plèbe du voisinage, groupée tumultueusement et poussant avec énergie des vivats et des *Noël.*

Le roi parut enfin, appuyé sur le bras de Chabannes qu'il avait fait appeler peu de minutes auparavant. Le comte avait un air radieux, d'où l'on pouvait conclure que son faible maître lui avait donné une

ample compensation au fief convoité; mais Charles était pâle, brisé et semblait marcher avec peine.

A sa vue, les acclamations redoublèrent, les fronts se découvrirent; les trompettes éclatèrent en fanfares; toutes les bannières, même celles de l'église, s'inclinèrent avec respect. Le roi soupira, comme si cet accueil enthousiaste eût contrasté avec le deuil qui remplissait son cœur. Cependant, il écouta sans impatience la petite harangue du prieur; puis après avoir demandé au père sa bénédiction, il dit avec bonté :

— Nous espérons, mon révérend, qu'en souvenir de votre hospitalité, vous vou-

drez bien désormais faire violence à votre modestie, et changer votre titre de prieur en celui d'abbé. Au lieu de ce capuchon et de ce simple bâton pastoral, nous voulons que vous portiez la mître et la crosse. Notre chancelier écrira prochainement au saint-siége à ce sujet.

Le prieur éprouva un tel saisissement qu'il fût tombé à la renverse si ses moines ne l'eussent soutenu, et il ne put trouver la force de prononcer un mot de remercîment. Mais le roi ne remarqua pas l'émotion du nouvel abbé ; les deux Châtillon, qui se trouvaient à pied au milieu de la foule, s'approchèrent de lui en ce moment et vinrent protester encore une fois de leur fidélité.

— Je vous crois, messires, dit le roi d'une voix éteinte; mais sur le salut de votre âme, gardez-moi le secret au sujet des événements de cette fatale nuit!

Le père et le fils s'inclinèrent; Charles allait les congédier, quand le baron reprit humblement :

— Sire, daignez mettre le comble à vos bienfaits en m'accordant une faveur dernière. Une personne de mon alliance, qui connaît votre générosité sans bornes à notre égard, désire à son tour implorer le pardon de Votre Majesté et baiser votre auguste main.

En même temps il fit avancer Marguerite, qui se tenait derrière les rangs des

moines, sous la garde de Geoffroi. Elle tremblait, mais l'espérance et la joie donnaient à ses joues une teinte rose, à ses yeux un éclat inaccoutumé. Elle était si belle qu'un murmure d'admiration courutparmi les chevaliers et les courtisans. Le roi, qui lui-même était grand appréciateur de la beauté féminine, sembla faire trève un moment à ses chagrins secrets; un sourire éclaira sa physionomie bouleversée, comme un rayon de soleil éclaire parfois un ciel chargé de nuages orageux.

— Ah! ah! dit-il, nous avons entendu parler de cette courageuse Anglaise; par mon saint patron! ajouta-t-il galamment en prenant la main de Marguerite, c'est

une dame que nous aimerions mieux avoir pour amie que pour ennemie ; et loin d'accepter son hommage, nous serions tout prêt à lui offrir le nôtre.

Il déposa un baiser sur le front de la pauvre Marguerite éperdue, et lui adressa encore quelques propos encourageants.

— Or ça, révérend père, poursuivit-il d'un ton malin en regardant le prieur, vous me disiez qu'aucune femme n'avait le droit de franchir le seuil de ce couvent; il paraît pourtant que vous admettez des exceptions?

Le nouvel abbé se préparait à expliquer que la règle de la maison admettait en effet des exceptions en faveur des dames ap-

partenant à la famille des Châtillon, protectrice du monastère; mais déjà le sentiment enjoué, que Charles avait éprouvé comme par surprise, était passé. Les soucis reparurent sur son visage; il fit un geste de fatigue et se dirigea vers son cheval; qu'il enjamba précipitamment; puis il ôta sa toque pour saluer la foule, piqua des deux et sortit de la cour avec impétuosité suivi de sa brillante escorte.

---

Le même jour, les sires de Châtillon étaient de nouveau installés dans le château. Sans doute, au premier aspect, la vue de cette noble demeure devait inspirer des émotions poignantes. Deux tours

avaient été renversées, une troisième était éventrée et menaçait ruine; on avait pratiqué de larges brèches aux murailles, et les débris de la barbacane comblaient le fossé. Les appartements avaient été pillés, et c'était à peine s'il y restait quelques meubles, de transport difficile; tous les objets précieux avaient disparu. Geoffroi qui avait repris sa robe de pèlerin, et qui venait de visiter le château en compagnie des deux chevaliers, leur dit en les voyant consternés :

— Chers seigneurs, je ne peux désormais rester longtemps avec vous; il importe donc de bien employer les moments que je dois vous consacrer encore. Vous en rapportez-vous à moi pour réparer au

plus tôt les dommages que le siége vous a causés?

— Que pourrions-nous faire de mieux? dirent les sires de Châtillon; vous êtes notre protecteur, notre sauveur. Agissez à votre volonté, et que nul ne soit assez hardi pour vous désobéir.

Aussitôt le fauconnier se mit à l'œuvre avec une infatigable activité. Il manda sur l'heure tout ce qui se trouvait d'ouvriers maçons et charpentiers dans le voisinage. Les vassaux de la baronnie furent également requis de porter assistance à leur seigneur, et ils s'y employèrent avec un zèle extrême. Pendant que les uns s'occupaient de recuillir les meu-

bles qui avaient été vendus à vil prix par les pillards et dispersés dans les habitations du pays, d'autres aidaient les gens chargés de la réparation du manoir. Geoffroi se multipliait, veillait à tout; sa présence doublait la force des travailleurs et leur faisait accomplir des merveilles. Le respect sans bornes que les seigneurs de Châtillon manifestaient pour cet être singulier s'était communiqué aux serviteurs de la baronnie, et chaque ordre du fauconnier était exécuté avec une religieuse exactitude.

Cependant il fut avéré plus tard, parmi les vassaux, qu'un miracle seul avait pu réparer avec tant de rapidité les désastres du vieux manoir. En effet, dès le soir du

second jour, les matériaux des deux tours avaient été déblayés, les brèches des murailles étaient fermées, les barrières étaient rétablies; bref, le château avait repris, sauf le vide laissé par les constructions détruites, son aspect accoutumé, et il pouvait aisément se défendre contre ces bandes de routiers, qui s'étaient propagées en France à la faveur des guerres continuelles.

Le soir de ce jour, un peu avant minuit, la famille de Châtillon et le père Bénédict, qui avait repris ses fonctions de chapelain, causaient dans la chambre d'honneur des merveilles opérées par le mystérieux Geoffroi. Tout à coup la porte s'ouvrit et le fauconnier entra.

— Beau cher sire, dit-il au baron avec douceur, mon œuvre est finie et je vais vous quitter... vous ne me reverrez plus; mais, avant de nous séparer, je vous donnerai des conseils que je vous conjure de graver dans votre mémoire.

Alors il fit au seigneur châtelain et à son fils des recommandations pressantes qu'aucun des assistants ne voulut jamais répéter, mais qui, selon toute apparence, avaient rapport à la conduite qu'ils devaient suivre, eux et leurs descendants. Après que les seigneurs de Châtillon eurent promis de s'y conformer ponctuellement, Geoffroi reprit :

— Maintenant, mes fils, permettez-moi

d'aller en paix... l'heure va sonner... et puisse le ciel répandre ses bénédictions sur vous et sur votre race!

— Pourquoi nous quitter? demanda le baron avec chaleur; demeurez parmi nous et nous vous aimerons, nous vous respecterons comme un père.

— Je ne le puis.

— Mais où allez-vous?

— Il ne m'est pas permis de le dire.

— Apprenez-nous du moins qui vous êtes?

— Je suis celui qui apparaît dans les dangers de la famille de Châtillon

et qui s'éloigne quand ces dangers sont passés... Adieu! mettez-vous en prières et n'oubliez pas mes conseils.

Gauthier, Marguerite et le père Bénédict tombèrent à genoux ; le baron ne les imita pas et quand Geoffroi se dirigea vers la porte, il voulut le suivre. Mais le fauconnier l'arrêta d'un geste impérieux, puis il sortit d'un pas lent et solennel.

Le sire de Châtillon, dans son ardente curiosité, courut à la fenêtre qui donnait sur la cour de la chapelle. Son fils, sa fille et le père Bénédict ne tardèrent pas à suivre son exemple. Alors ils aperçurent une espèce d'ombre qui se glissait dans les ténèbres vers l'église dont la porte se referma derrière elle.

En ce moment minuit sonna.

Aussitôt il sembla que les cierges s'allumassent tout seuls dans la chapelle. Les vitraux resplendirent de mille feux; les images de saints qui les décoraient s'animèrent et on entendit comme un chœur céleste qui chantait un *Te Deum* dans l'intérieur du temple.

Frappés d'épouvante, les spectateurs s'agenouillèrent de nouveau et adressèrent à Dieu d'ardentes prières.

Au bout d'un moment, quand ils se relevèrent, les feux s'étaient éteints, les chants avaient cessé; le silence et la nuit régnaient dans toutes les parties de cet immense château.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE



# LA MÉSALLIANCE

# I

## Le salon aux deux cheminées.

Nous allons franchir brusquement un intervalle de cent vingt-huit ans environ, pour arriver à l'année 1780, alors que Louis XIV, après la paix de Nimègue, était parvenu au faîte de sa puissance.

Pendant ce long espace de temps, la famille de Châtillon, comme la plupart des grandes familles, avait éprouvé des fortunes diverses. Quelques-un s de ses membres avaient été embastillés par Louis XI, pris ou tués sur les champs de bataille du Milanais, ruinés par les profusions de cour sous les derniers Valois, par la guerre civile sous Henri IV, disgraciés ou élevés au comble de la faveur pendant les régences de Marie de Médicis et d'Anne d'Autriche. En dépit de ces fluctuations, elle avait conservé, au commencement du règne de Louis XIV, toute son importance féodale, par ses grands biens, ses grandes alliances, les hautes dignités dont plusieurs Châtillon avaient été revêtus. Aussi, quand Adhémar III, duc de Châtillon et

maréchal de France (sa terre avait été érigée en duché-pairie par Henri IV), était mort dans son vieux castel, à la suite des blessures reçues pendant la première guerre de Flandre, avait-il pu dire à son fils unique et son héritier, jeune enfant qui pleurait agenouillé devant le lit mortuaire : « Songez, François, à ne pas faire déchoir notre maison ; car de l'élever plus haut, il n'y faut pas songer. »

François II, duc de Châtillon, seigneur de Lastours et de Miroval, colonel-commandant du régiment des dragons de la reine, était donc le chef de cette illustre famille au moment où nous reprenons le cours de ce récit. C'était alors un jeune homme de vingt-cinq ans, beau, robuste

et bien fait. Son instruction avait été très négligée, comme il arrivait parfois alors dans la haute noblesse. Nous conviendrons même qu'en dehors de la lecture, de l'écriture et d'un peu de calcul, on ne s'était pas occupé d'orner son esprit de connaissances nombreuses. En revanche, il dansait à ravir, maniait bien l'épée, excellait dans l'équitation et dans tous les exercices du corps; il avait quelques goûts littéraires, pour obéir à la mode du temps, et ne manquait pas d'esprit naturel. Ajoutez qu'en toute circonstance il se montrait généreux, prodigue même, comme il convenait à un grand seigneur; il n'en fallait pas davantage alors pour réussir dans le monde. D'ailleurs il était d'une extrême bravoure; colonel depuis sa naissance d'un

régiment de dragons qui appartenait à son père, il avait mérité la faveur de le commander à l'âge de vingt et un ans. Il avait combattu déjà sous les ordres de Turenne, de Luxembourg et du maréchal de Créqui, de manière à soutenir la réputation de vaillance héréditaire dans sa maison.

Malheureusement ces belles qualités étaient effacées par une impétuosité hautaine, une impatience fâcheuse de toute gêne et de tout conseil ; le moindre obstacle l'exaltait et le faisait gronder comme ces eaux courantes qui, paisibles jusque-là, renversent et brisent tout dès qu'on veut les contenir. Son obstination était devenue proverbiale, et, à l'armée comme à Paris, on lui avait donné le surnom de

*Châtillon l'Opiniâtre.* Ses désirs n'étaient habituellement que des caprices; mais si une résistance quelconque venait s'opposer à leur accomplissement, il s'irritait et ne reculait devant aucune entreprise, si absurde, dangereuse ou violente qu'elle pût être.

On citait, entre autres faits de ce genre, un trait qui pourra donner une idée exacte du funeste travers d'esprit que l'on reprochait au jeune duc de Châtillon. Une fois, en Brisgau, le corps d'armée auquel il appartenait poursuivait, dans un pays montueux et difficile, des troupes du duc de Lorraine qui venaient d'être battues. Entre les fuyards et la cavalerie française se trouvait un ravin au fond duquel coulait

un torrent hérissé de roches, de l'abord le plus difficile Le danger de le franchir était évident ; les fuyards eux-mêmes, quoique pressés vivement, avaient dû faire un détour d'une centaine de pas pour gagner un pont de pierre qui se trouvait un peu plus haut. Châtillon, qui arrivait à la tête de son régiment, proposa d'un ton léger de franchir le gouffre. Vainement les officiers présents lui remontrèrent les périls et la parfaite inutilité de cette entreprise ; le lieutenant du roi, qui commandait le corps d'armée, lui défendit positivement d'exposer sa vie et celle de ses soldats sans motif raisonnable. C'en fut assez pour que Châtillon l'Opiniâtre persistât dans sa pensée. Il prit son chapeau et le lança de l'autre côté du ravin en disant à voix haute:

« Qui me le rapportera? » En même temps, il s'élança lui-même ; et ses dragons, qui l'adoraient malgré ses défauts, peut-être même à cause de ses défauts, s'empressèrent de le suivre. Il en coûta au roi une soixantaine de braves soldats et autant de chevaux qui roulèrent au fond de l'abîme. Cependant le duc ne voulut jamais reconnaître ses torts en cette circonstance, et le bruit courait qu'il avait eu cinq ou six duels contre des gentilshommes de l'armée qui avaient critiqué sa conduite dans cette tragique affaire.

Peut-être son opiniâtreté était-elle aussi la cause de l'espèce de disgrâce dans laquelle était tombé le jeune duc à l'époque où nous nous trouvons. Lors de la paix, il

était venu se reposer de ses fatigues à Paris et à Versailles; il avait mené pendant deux années la plus brillante et la plus joyeuse existence. Mais voilà que tout à coup, sans que le public pût s'expliquer ce changement, il avait cessé d'aller aux grands et aux petits levers du roi; il avait congédié une partie de son train, vendu ses carrosses, fermé son hôtel de la place Royale, et il avait pris furtivement la route de Châtillon, qu'habitait sa mère. Que s'était-il passé? Nul ne pouvait le dire positivement. Cependant on affirmait tout bas que M. le duc était bel et bien en exil, et que son départ de Paris avait eu le caractère non d'une retraite, mais d'une déroute. A l'appui de cette assertion, on assurait que plusieurs fois le gouverneur de la province

avait envoyé pour s'informer si le duc était à Châtillon ; et le descendant de Bernard le Gaucher, quoique très nomade par caractère, ne s'était jamais éloigné de son manoir de plus de deux ou trois lieues, en dépit des instances qu'on avait pu lui faire.

La même incertitude régnait sur la nature des rapports existant entre la mère et le fils, rapports qui présentaient certaines particularités dignes de remarque. La maréchale, depuis la mort de son mari, avait quitté la cour ; et, sauf de courtes apparitions à Paris, elle avait à peu près constamment vécu à Châtillon. On donnait à cette retraite absolue d'une femme qui avait joué un rôle important

dans le monde, des raisons d'économie; le feu duc avait dépensé de grosses sommes à la guerre, et à peine les brèches de sa fortune avaient-elles été réparées par les soins de sa veuve, que le fils était venu, par ses prodigalités et ses dissipations, rendre cette réclusion plus nécessaire que jamais. La maréchale n'avait fait entendre aucune plainte à ce sujet; néanmoins sa vie paraissait bien solitaire et bien triste dans le vieux manoir. Elle fréquentait peu la noblesse du voisinage et elle demeurait enfermée chez elle avec une jeune parente, orpheline, dont elle était la tutrice. L'arrivée de son fils unique semblait donc devoir lui causer une joie extrême et jeter un charme infini dans son existence. Mais le peu de personnes qui les approchaient

avaient été frappées de la froideur qui, dès la première entrevue, s'était manifestée entre la maréchale et le duc; il n'existait entre eux ni intimité, ni confiance, mais seulement une politesse pleine de réserve. Excepté les rares occasions où les convenances l'obligeaient à se montrer en compagnie de sa mère, le duc vivait à part et conservait dans son aristocratique demeure les allures indépendantes d'un officier de garnison. En compagnie d'un vieux dragon qui lui avait donné les premières leçons d'exercice militaire et qui s'était attaché à sa personne, il ne songeait qu'à chasser, à faire des armes ou à dompter des chevaux fougueux. En dehors d'une courte visite, le matin ou le soir, sa mère ne le voyait jamais.

Le château lui-même et les lieux environnants avaient bien changé d'aspect pendant la période que nous venons de franchir. Les vieilles tours élevaient encore vers les nues leur imposante couronne de créneaux; mais elles ne semblaient plus être que des souvenirs d'une puissance passée. Châtillon, en effet, avait eu deux siéges à soutenir pendant les guerres de religion; les canons des ligueurs étaient venus en aide au temps pour renverser les formidables fortifications contre lesquelles Charles VII avait été sur le point d'échouer au quinzième siècle. Depuis la fin de ces guerres, les remparts n'avaient pas été relevés; la plupart des anciens bâtiments étaient ruinés, inhabitables; plusieurs tours étaient comme abandonnées, et la gi-

roflée, l'hysope, le lierre croissaient dans leurs crevasses. Cependant le donjon et la chapelle conservaient sous leurs teintes sombres un air de force et de solidité. La chapelle restait consacrée au culte, mais une partie du donjon servait de garde-meuble, triste retour dans la destinée de ce majestueux édifice, qui avait été l'asile le plus sûr et comme le sanctuaire de la puissance des seigneurs du manoir pendant une longue suite de générations.

La famille de Châtillon habitait maintenant un vaste corps de logis qui s'élevait sur l'emplacement des anciens fossés et de la barbacane. Ce corps de logis, qui datait des dernières années du règne d'Henri IV, était construit moitié en pierres, moitié

en briques. Il se composait de deux étages et il était flanqué de deux pavillons en retour, le tout d'une ordonnance simple, mais qui ne manquait pas de noblesse. Une sorte de petit jardin, qu'on avait créé sur l'emplacement de l'ancienne cour d'honneur, le séparait du vieux château. Devant le bâtiment moderne, qu'on appelait le Château-Neuf, s'étendait une belle grille de fer, à lances dorées, et de cette grille partait une large avenue qui descendait en serpentant la colline et allait rejoindre le bourg de Châtillon.

Ce bourg, que nous avons vu si triste et si désert, avait maintenant les proportions d'une petite ville. Ses habitants ne craignant plus d'être appelés à chaque instant

sous la bannière seigneuriale pour prendre part à quelque querelle du voisinage, se livraient à toutes sortes d'industries lucratives.

Des maisons nouvelles se construisaient sans cesse, on entendait de tous côtés, dans ses rues étroites, le bruit de la lime, de la navette ou du marteau. La population s'accroissait comme la richesse; mais aucune pensée de révolte ne traversait encore le cerveau de cette foule modeste et besogneuse. A peine échappée au servage, elle ne songeait pas encore à compter avec ses maîtres, et il y avait entre les paisibles habitants de Châtillon et leurs seigneurs toute la distance de leurs paisibles maisonnettes, situées au pied de la

colline, aux superbes tours qui en dominaient le faîte et se dressaient jusqu'au ciel.

Un peu plus loin, l'abbaye de Sainte-Épine semblait jouir d'une importance et d'une prospérité considérables. A la vérité, l'église avait toujours ses proportions exiguës, mais les autres bâtiments avaient pris un développement merveilleux. Une vive animation régnait dans l'avenue qui conduisait à la grande porte du couvent ; de magnifiques troupeaux, des charriots chargés entraient et sortaient sans cesse ; des vassaux, des domestiques allaient et venaient de ce côté d'un air affairé. Quand un gros moine passait à pied ou monté sur sa mule, on le saluait avec autant de

respect qu'on eût pu le faire pour le duc lui-même.

Le pays d'alentour avait conservé son aspect riant et plantureux. La rivière coulait paresseusement au milieu de verdoyantes prairies et de champs fertiles. Le moulin banal qui ne cessait de fonctionner ni le jour ni la nuit, la coupait par une écluse dont le grondement monotone dominait tous les bruits de la vallée. En face du château, sur les hauteurs, on apercevait une vaste forêt, plantée par un des ancêtres du seigneur actuel. Cette forêt, qui produisait les plus beaux arbres de la contrée, s'abaissait comme un rideau vert sur le penchant des collines, franchissait la rivière, et allait se perdre de l'autre côté dans un immense éloignement.

Donc par une soirée de juin, chaude et orageuse, une jeune et belle personne contemplait distraitement d'une fenêtre du château neuf ce pittoresque tableau.

La salle où se trouvait cette jeune fille était une de ces pièces immenses qui semblent plus faites pour une hospitalité féodale que pour l'intimité d'une famille. Elle occupait toute la largeur du bâtiment, si bien que trois de ses fenêtres donnaient sur l'avenue, du côté des bois, et trois autres sur le vieux château et sur la vallée. A chacune de ses extrémités se dressait une cheminée grandiose, surmontée des armes de la famille, d'où lui venait le nom de *salon aux deux cheminées*. Du reste, elle était ornée avec toute la somptuo-

sité du temps, et tendue en tapisseries de haute lisse; les meubles étaient riches, quoique d'un goût sévère; des rideaux de brocatelle, drapés devant les croisées, adoucissaient l'éclat du jour, déjà sur son déclin; on distinguait à peine la double rangée de portraits suspendus aux murailles, et chargés de représenter aux Châtillon présents la longue suite des Châtillon passés.

La jeune fille dont nous avons parlé pouvait avoir de seize à dix-huit ans. Sa beauté aristocratique, un peu frêle, présentait un caractère d'innocence et d'ingénuité. Mais son regard fin, les plis de sa bouche mutine, dénotaient que cette ingénuité tenait plus à son éducation, à sa

vie retirée, qu'à un défaut d'intelligence, et que l'Agnès pourrait bien se changer un jour en fringante Dorine. Sa mise ne manquait pas de coquetterie, bien que cette coquetterie fût peut-être plus instinctive que savante. Elle portait une robe de satin gris clair, à manches courtes, garnie de riches dentelles; la jupe, qui descendait à peine au-dessous du genou, était relevée de chaque côté par des nœuds de rubans et laissait voir un jupon couvert de broderies. Ses cheveux blonds et soyeux formaient autour de son front mille petites boucles gracieuses; cette coiffure, que madame de Sévigné appelait *hurluberlu*, était alors fort à la mode à la cour. Des bijoux de prix, quoique de forme antique, complétaient ce costume, qui annonçait

une fille de condition. Cette jeune personne, en effet, était mademoiselle Cécile de Laferté-Champfort, riche héritière et pupille de la maréchale de Châtillon, sa parente éloignée.

Ce soir-là Cécile semblait être en proie à l'ennui ou tout au moins à une préoccupation secrète. A chaque instant elle oubliait un gros volume ouvert devant elle, et qui avait la mine d'un roman de mademoiselle de Scudéri, pour errer comme une âme en peine dans le vaste salon aux deux cheminées. Parfois elle appuyait son front contre les vitres de la fenêtre, du côté des ruines; mais sans doute l'aspect de ces sombres tours attristait ses yeux, car elle revenait bientôt par

une marche oblique et presque involontaire vers la fenêtre opposée qui donnait sur la grande avenue.

Néanmoins, dans ses évolutions nombreuses, mademoiselle de Laferté-Champfort prenait soin de ne pas attirer l'attention d'une dame âgée qui, assise dans un ample fauteuil, à l'angle du salon, paraissait lire beaucoup plus sérieusement. Cette dame, vêtue de velours noir, avait sur la tête une coiffe ou *escoffion* à barbes pendantes, qui encadrait un visage noble mais sévère. Son buste était raide et droit; quand elle tournait le feuillet du livre posé sur ses genoux, vieil armorial couvert de peintures qui semblait être sa distraction ordinaire, ses mains seules se

mettaient en mouvement, le corps restait dans une immobilité de statue. Enfin, à voir la maréchale de Châtillon, car c'était elle, on comprenait la crainte que pouvait éprouver Cécile de s'attirer une remontrance de cette imposante matrone.

Cependant un sentiment secret, peut-être l'ennui de la solitude et du silence, finit par l'emporter sur la timidité ; la jeune fille se rapprocha doucement de la maréchale, diminuant peu à peu les cercles qu'elle formait autour d'elle, comme une chatte caline qui désire s'assurer d'un bon accueil avant de provoquer des caresses. Voyant que ce manége n'avait aucun résultat, elle s'assit sur un pliant aux pieds de madame de Châtillon, et dit d'une voix pateline :

— Ah! madame, ne croyez-vous pas que nous aurons du mauvais temps ce soir?

La maréchale leva machinalement les yeux vers le ciel, chargé en effet de nuages noirs; mais elle les reporta presque aussitôt sur son livre et ne fit pas de réponse.

Cécile ne se tenait pas pour battue; elle s'enhardit jusqu'à considérer les brillantes peintures de l'armorial que lisait sa tutrice, et demanda naïvement :

— Madame, pourriez-vous me dire pourquoi nous avons des coquilles d'argent dans notre écusson?

éC'tait là un langage qui ne pouvait manquer d'être entendu de la maréchale,

dont l'étude du blason était la distraction principale. Elle répondit en souriant avec bienveillance :

— Eh ! mignonne, ne vous ai-je pas déjà expliqué cela ? Ces coquilles d'argent dans les armes d'une famille annoncent que le chef, ou du moins un membre de cette famille, a fait un pèlerinage en terre sainte. Toute noblesse qui peut étaler des coquilles sur son écu remonte donc aux croisades. Il en est de même des croissants d'argent que vous voyez dans nos armes ; ils prouvent que l'un de nos ancêtres a combattu victorieusement contre les infidèles. Et en effet, notre illustre aïeul Bernard le Gaucher de sainte mémoire...

Une fois sur ce chapitre, la bonne dame

n'était pas près de s'arrêter; il fallut que la jeune fille entendît une longue dissertation sur les armoiries en général, et sur celles de Châtillon en particulier. Mademoiselle de Champfort montra une résignation exemplaire; elle avait atteint son but, qui était de faire sortir la maréchale de son mutisme. Elle la laissa donc aller jusqu'à parfait épuisement du sujet.

— Grand merci, madame, dit-elle enfin quand la duchesse se fut arrêtée; vous êtes trop bonne de vouloir bien m'instruire, pauvre ignorante que je suis! au couvent on n'enseignait pas le blason.

La maréchale la contempla d'un air d'attendrissement, puis, comme si quel-

que pensée importune fût venue troubler son esprit, elle poussa un soupir et voulut reprendre sa lecture. Mais ce n'était pas le compte de Cécile ; maintenant que la glace était rompue, elle tenait à ne pas laisser tomber la conversation.

— Ne trouvez-vous pas, madame, reprit-elle avec empressement, que le ciel se couvre fort, et qu'un orage est imminent ?

— C'est possible, répondit la maréchale ; mais que nous importe ?

— Quoi ! madame, ignorez-vous que le duc, mon cousin, n'est pas encore rentré de la chasse, et que, s'il tarde trop, il sera cruellement mouillé ?

La maréchale soupira de nouveau.

— Et qui vous dit qu'il ne soit pas rentré? reprit-elle; mon fils maintenant peut entrer ou sortir sans qu'il songe à venir saluer sa mère!

— Oh! madame, je suis sûre de ce que je dis... Je n'ai pas quitté cette fenêtre depuis midi; d'ailleurs nous eussions entendu les cris de la meute et le son des trompes... Il n'est pas rentré, je vous l'affirme.

Mademoiselle de Laferté-Champfort avait parlé avec beaucoup de chaleur; elle rougit en voyant l'œil perçant de sa tutrice s'attacher sur elle. La maréchale lui prit la main :

— Chère enfant, demanda-t-elle, vous craignez donc bien que votre cousin soit mouillé ?

— N'est-ce pas tout naturel ? bulbutia la jeune fille avec ingénuité ; et puis n'avez-vous pas remarqué, madame, que depuis quelques jours le duc reste beaucoup plus longtemps à la chasse qu'autrefois ? Cependant il chasse toujours seul maintenant, et il n'invite plus les gentilshommes du voisinage à ses parties.

— Et vous, avez-vous remarqué cela, mademoiselle? reprit la maréchale d'un ton presque sévère? je vous aurais crue occupée d'observations plus importantes et plus dignes d'une demoiselle de qualité!

La pauvre enfant demeura tout interdite.

— Madame, répondit-elle en retenant avec peine une envie de pleurer, je ne croyais pas mal penser. M. le duc est mon parent, et... et... Mais si vous souhaitez qu'il soit mouillé, je trouverai que c'est fort bien fait, je vous assure.

Et déjà elle s'éloignait avec une petite moue de mécontentement : la maréchale la retint.

— Cécile, dit-elle froidement, asseyez-vous et écoutez-moi... Je ne désapprouve pas entièrement l'intérêt que vous portez à mon fils ; mais il ne faudrait pas que cet intérêt allât trop loin. Il est certaines li-

mites qu'une jeune fille ne saurait franchir, même à l'égard d'un parent. Ainsi il n'est pas convenable que vous soyez sans cesse occupée de lui quand il est absent, et que vous montriez tant d'empressement à causer et à babiller avec lui, pendant le peu d'instants qu'il passe près de nous.

— Madame, ne vous souvenez-vous donc pas que vous me recommandiez autrefois de bien aimer M. le duc?

— Sans doute, sans doute, répliqua la maréchale avec quelque embarras; mais alors vous étiez une enfant; maintenant plus de réserve doit vous être imposée. Le duc vous en estimera davantage, s'il trouve en vous une jeune personne timide et modeste. Me comprenez-vous, Cécile, et me

promettez-vous de faire quelques efforts pour contenir cette vivacité tout à fait blâmable ?

Mademoiselle de Champfort demeura pensive ; mais peut-être ses réflexions suivirent-elles une direction opposée à celle que madame de Châtillon avait voulu leur donner. Elle reprit avec naïveté :

— Vous avez bien raison, madame ; le duc me traite comme une enfant, et il a l'air de s'étonner que je ne joue plus à la poupée. Eh bien ! nous verrons... Je saurai bien me faire respecter. Je ne lui parlerai plus, je ne rirai plus, je ne m'occuperai plus de lui... Oh ! pour le coup, s'interrompit-elle en se levant brusquement,

c'est lui, cette fois; voilà la chasse qui rentre au château!

Et elle courut à la fenêtre qui donnait sur la grande avenue.

En effet, tout l'équipage, chiens, chevaux et piqueurs, s'approchait au bruit des trompes qui réveillaient joyeusement l'écho des ruines.

Mais mademoiselle de Laferté-Champfort n'eut besoin que d'un coup d'œil pour s'assurer que le maître de l'équipage était absent. Après avoir attendu quelques instants, dans la pensée qu'il était resté en arrière, elle revint consternée vers la maréchale :

— Il n'y est pas, madame, reprit-elle;

les gens sont rentrés sans lui... et la nuit s'approche, et l'orage monte toujours! Mon Dieu! s'il lui était arrivé quelque accident?

— Un accident! s'écria la maréchale alarmée.

Mais se calmant aussitôt:

— Vous êtes une folle, poursuivit-elle; s'il était arrivé un accident à mon fils, ses valets ne feraient pas cette entrée triomphale... En vérité, mademoiselle, vous vous inquiétez du duc beaucoup plus que moi, qui suis pourtant sa mère!

Cécile baissa la tête d'un air de confu-

sion ; mais, dominée par un sentiment plus fort que sa volonté, elle reprit bientôt :

— Ne voudriez-vous pas, madame, interroger quelqu'un de ses domestiques ? ce vieux soldat, par exemple, qui l'accompagne partout, et qui cependant vient de rentrer avec le train de chasse ?

— Ne me parlez pas de cet homme, dit la maréchale avec amertume ; son aveugle et grossier dévoûment pour François me cause bien de l'ennui... Mais qu'est-il besoin de questionner? Est-ce donc la première fois que le duc s'égare à la chasse, et qu'il s'absente sans qu'on sache où il va ? Vous-même, vous faisiez remarquer

tout à l'heure que ses absences devenaient plus fréquentes chaque jour.

Et la maréchale tomba dans une profonde rêverie; mademoiselle de Champfort, qui avait repris sa place auprès de sa tutrice, parut l'imiter d'abord; mais elle ne tarda pas à s'agiter sur son siége, comme si elle eût éprouvé une grande impatience qu'elle n'osait exprimer autrement.

Un domestique vint annoncer à la maréchale que M. Claudin, son notaire et son homme de confiance, demandait à la voir.

— Mon fidèle Claudin! s'écria madame de Châtillon avec empressement; qu'il entre, j'ai bien des choses à lui dire... Pour

vous, mon enfant, continua-t-elle en se tournant vers sa pupille, je vous donne congé; il faut que je m'entretienne d'affaires avec M. Claudin.

Cécile s'était levée avec une impétuosité qui trahissait une joie secrète.

— Eh bien! je vais m'habiller pour le souper, dit-elle; peut-être le duc sera-t-il rentré... Je vais mettre ma robe de taffetas vert pâle qu'il aime tant... Mais ne croyez-vous pas, madame, que je devrais envoyer une de mes femmes demander s'il n'est rien arrivé de fâcheux à votre fils? Cela ne saurait être inconvenant, puisqu'il ne le saura pas.

En même temps, elle baisa la main de

sa tutrice, lui fit une révérence, puis elle s'enfuit et disparut derrière une portière de tapisserie. La maréchale la suivit tristement des yeux.

— Pauvre petite! murmura-t-elle en branlant la tête; mes avertissements viennent trop tard... elle l'aime, quoiqu'elle ne s'en doute pas... Mon Dieu! il ne manquait plus que cela!

Un bruit léger lui fit retourner la tête; M. Claudin vénait d'entrer dans le salon aux deux cheminées.

# II

## Confidences.

Claudin était de ces hommes de loi moitié intendants, moitié procureurs, qui s'attachaient alors à une grande famille, et se dévouaient entièrement à ses intérêts. Il habitait le bourg voisin, et n'avait d'au-

tre titre que le titre modeste de tabellion; cependant feu le maréchal de Châtillon ne faisait rien autrefois sans le consulter, et depuis la mort du maréchal, cet homme jouissait de la confiance absolue de la duchesse. Du reste, il connaissait à fond les affaires de la famille, autant par tradition que par expérience personnelle, car son père avait été l'agent du père du maréchal, et il fallait remonter plusieurs générations pour trouver l'origine de cette alliance entre les Claudin et les Châtillon. Le Claudin actuel avait déjà rendu des services considérables à ses patrons, et il n'en était guère plus riche; c'était moins avec de l'argent que l'on récompensait ses bons offices, qu'avec des égards et de l'affection. En revanche, il considérait comme

son droit d'avoir la haute main sur les intérêts de ses seigneurs, et les seigneurs étaient tout disposés à reconnaître ce droit. Le jeune duc lui-même, bien qu'il n'aimât pas le notaire, n'eût pas volontiers mécontenté ce digne serviteur, dont le savoir et la probité semblaient faire partie de l'héritage de la famille Châtillon..

La vie de Claudin avait été simple et obscure. Il avait perdu, depuis plusieurs années, la vieille compagne de sa vie, et il était demeuré seul dans la petite maison qu'il occupait au bourg de Châtillon, et qui appartenait au duc, bien qu'il put la considérer comme sienne. Un fils lui restait, jeune homme de la plus grande espérance, qui d'abord avait été son or–

gueil et sa joie. Malheureusement, dans son ardent désir d'en faire un légiste de premier ordre, Claudin avait envoyé ce fils bien-aimé étudier le droit à l'université de Paris. Livré à lui-même, le jeune étudiant, disait-on, s'était laissé aller aux tentations de la voluptueuse cité; dédaignant Cujas, il s'était abandonné aux dissipations et aux débordements les moins excusables. Longtemps il avait été une cause de larmes et d'insomnies pour son excellent père. Cependant on assurait que, depuis peu, l'enfant prodigue s'était amendé; qu'après avoir mené une existence aventureuse et vagabonde, il était revenu au droit chemin de l'étude et du travail. Aussi la sérénité avait-elle reparu depuis la même époque sur les traits de

Claudin, et il semblait que de meilleurs jours commençassent à luire pour le pauvre tabellion.

Au physique, Claudin était un petit vieillard maigre, actif, au regard vif et pénétrant. Il portait un pourpoint noir, à l'ancienne mode, avec une cotille sur l'épaule, et une écritoire de corne suspendue à la ceinture. Une calotte recouvrait sa perruque blonde, qui contrastait avec la blancheur de ses moustaches et de sa royale, taillées à la manière du cardinal de Richelieu. Malgré cet accoutrement bizarre, sa physionomie ouverte et intelligente prévenait en sa faveur.

Le notaire, en s'approchant de la ma-

réchale, s'inclina très bas, et par trois fois différentes, selon la rigueur des règles du *salut à la française.* Mais madame de Châtillon ne lui laissa pas le temps d'exécuter tout le cérémonial pointilleux qu'on observait alors envers les personnes de haute distinction.

— Soyez le bienvenu, monsieur Claudin, lui dit-elle d'un ton amical. En vérité, quand je vous vois, j'éprouve un bien-être, un soulagement d'esprit que je n'éprouve avec nul autre.

Le tabellion paraissait pénétré de reconnaissance pour cet accueil affectueux.

Madame de Châtillon lui montra du doigt le pliant que Cécile venait de quitter.

— Asseyez-vous, Claudin, reprit-elle; nous pouvons être dérangés d'un moment à l'autre, et nous avons bien à causer... Mais avant tout, mon vieil ami, avez-vous des nouvelles de ce fils si cher, et qui vous a causé tant de maux?

Les traits de Claudin s'épanouirent.

— Que madame la maréchale est bonne, dit-il, de s'inquiéter ainsi des affaires de son humble serviteur!... Oui, madame, je reçois fréquemment des lettres de mon fils, et chacune m'apporte une joie nouvelle. Le rude apprentissage qu'il a fait de la vie lui donne une expérience précoce dont il pourra se servir au profit de votre noble famille. Dieu peut me prendre

quand il voudra ; mes vœux sont comblés maintenant!...

— Vous êtes un heureux père, monsieur Claudin ! reprit la maréchale avec une certaine émotion ; tous les jeunes gens qui ont commis des fautes de jeunesse ne se repentent pas aussi vite et aussi franchement !

— En effet, madame, et Dieu me protége d'une manière spéciale ; mais je savais ce que valait mon pauvre Hilaire, et je n'avais jamais entièrement désespéré de lui, même au temps où je pouvais le croire perdu... Enfin vous le connaîtrez, madame ; car je me fais vieux et j'ai besoin d'un aide. Il viendra s'établir à Châtillon

aussitôt que sa présence ne sera plus nécessaire à Paris où il suit votre malheureux procès contre l'abbaye de Sainte-Épine..

— Eh bien! Claudin, où en sommes-nous de cette affaire interminable? interrompit la maréchale avec vivacité.

Le notaire poussa un soupir.

— Cela va mal, madame, cela va très mal, répondit-il.

— Vous m'effrayez, Claudin. Je croyais avoir assez d'autres sujets d'inquiétude... Mais, voyons, mon ami, expliquez-moi ce procès. Grâce à votre grimoire de loi et à vos termes de chicane, je n'ai pas

compris bien nettement jusqu'ici les réclamations de l'abbé de Sainte-Épine. Ne pourriez-vous, en peu de mots, me mettre au courant de la question?

— Je l'essaierai, ma noble maîtresse; car il y va d'un intérêt capital pour la famille. Voici donc de quoi il s'agit : En 1513, votre aïeul Bernard IV, d'illustre mémoire, emprunta une somme de deux cent mille livres tournois à l'abbé Boniface de Sainte-Épine, agissant au nom de ladite abbaye. Cette somme devait être remboursée dans un espace de dix ans, à charge par le baron Bernard, si les deux cent mille livres n'étaient pas rendues dans ce délai, d'affecter les revenus de la forêt de Châtillon à l'amortissement de la

dette. Par suite des bons rapports de l'abbaye avec la seigneurie de Châtillon, ces clauses ne furent pas rigoureusement exécutées; jamais les revenus de la forêt n'ont reçu cette destination. Seulement, il paraîtrait que, vers l'année 1544, le baron Adhémar III aurait payé le capital de la créance, souvent réclamée déjà, et, de plus, un intérêt de cent soixante-deux mille livres environ; de sorte que la somme due aux moines depuis cette époque serait à peu près insignifiante. J'ai trouvé dans les chartes de la famille, des traces positives de ce paiement fait par le baron Adhémar; malheureusement, la quittance que notre aïeul retira sans doute du trésorier de l'abbaye a disparu, et en l'absence de cette pièce importante, nous n'avons

aucun moyen de repousser les réclamations de l'abbé de Sainte-Épine. L'affaire, après bien des phases diverses, a été portée devant le parlement de Paris; mais mon fils Hilaire, qui est maintenant clerc chez M. Chardet, votre procureur, m'écrit que nous ne devons conserver aucun espoir de succès. Le conseiller rapporteur a déjà terminé son rapport, et à mon grand chagrin, il conclut contre nous.

— Mais il me semble, mon cher Claudin, que la terre de Châtillon étant un majorat, transmissible de mâle en mâle dans notre famille par ordre de primogéniture, ce fief est tout à fait insaisissable et inaliénable.

— Cela serait vrai, madame, pour des

créanciers ordinaires ; mais les moines savent prendre leurs précautions. Quand cet emprunt fut contracté, le baron Bernard se trouvait dans le Milanais, où notre armée, sous les ordres du roi Louis XII, était fort empêchée. Il fallait au baron de l'argent à tout prix, et l'abbé de Sainte-Épine profita habilement de cette circonstance. Il ne consentit à faire l'avance de deux cent mille livres qu'après avoir obtenu, par ordonnance expresse du roi, un privilége sur tous les fiefs et propriétés quelconques des sires de Châtillon. Nous avons soutenu devant la justice que l'acte par lequel le roi Henri IV avait érigé en duché-pairie la terre de Châtillon avait abrogé cette ancienne ordonnance; mais il paraît que le parlement de Paris n'en a

pas jugé de même : les moines ont donc conservé leur privilége de saisine sur ce fief et sur toutes ses dépendances, d'où leur créance a pris le nom de *créance privilégiée.*

— Et à combien, mon digne ami, peuvent monter les réclamations des révérends pères? A une somme très élevée, je crois.

— L'ignorez-vous, madame? Je pensais que monseigneur vous avait dit... Le chiffre est si énorme que j'ai dû recommencer vingt fois le calcul, pensant m'être trompé. Outre la forêt de Châtillon, qu'il nous faudrait abandonner à l'abbaye (et la forêt, vous le savez, produit le plus net

des revenus de cette terre), nous aurions à verser au trésor de Sainte-Épine une somme de deux millions trois cent mille livres tournois environ, pour montant de l'agio pendant plus de cent quatre-vingts ans.

La maréchale pâlit.

— Grand Dieu! serait-il possible? Mais alors, non-seulement la terre de Châtillon, mais encore mon douaire, mes bijoux, et jusqu'à la charge de mon fils, tout y passerait... Et vous dites que le duc connaît ces exorbitantes prétentions du couvent de Sainte-Épine?

— Il les connaît, madame.

— Et qu'en pensait-il?

— Après m'avoir écouté, il s'est mis à rire, et il est parti pour la chasse.

La maréchale passa la main sur son front d'un air de souffrance.

— Mon bon Claudin, reprit-elle après une pause, que me conseillez-vous de faire pour parer le coup qui nous menace?

— Le plus prompt et le plus sûr moyen serait de présenter la quittance du duc Adhémar. Mais j'ai vainement compulsé, pièce à pièce, l'immense chartrier de votre famille, je ne trouve rien. Peut-être, mon fils Hilaire, à qui j'ai écrit notre embarras, sera-t-il plus heureux. Un grand nombre

de vos titres sont restés dans votre hôtel, à Paris, et Hilaire y découvrira peut-être quelque indication précieuse au sujet de la pièce que nous cherchons. Mais j'ai tout lieu de croire que si cette pièce existe encore, elle est ici même, dans un coin ignoré du château.

— Cherchez encore, mon digne Claudin, je vous en prie, ne vous découragez pas... Il y a ici, en effet, bien des endroits où l'on a pu déposer de vieux parchemins. Fouillez le château du haut jusqu'en bas. Je donnerai des ordres pour que les clés de toutes les armoires, de tous les coffres vous soient remises. Je vous confierai les papiers de feu mon mari, et je prierai le duc de mettre à votre disposition

tous ceux qu'il possède... Cependant nous devons prévoir le cas où cette quittance serait décidément introuvable. Que diriez-vous, par exemple, d'un arrangement à l'amiable avec l'abbé de Sainte-Épine avant le jugement de la cour suprême ? Ces religieux, malgré leur ingratitude, ne sauraient en agir avec tant de rigueur envers une famille qui les a comblés de bienfaits! C'est le chef de notre maison, Bernard le Gaucher, qui les appela sur nos domaines et commença leur fortune. Depuis ce temps, donations de terre, legs pieux, redevances, ils doivent tout aux seigneurs de Châtillon, dont chaque génération s'est plu à les enrichir.

— Il est vrai, madame; mais l'abbé ac-

tuel est un moine étranger au pays, et de lui, nous ne devons rien attendre de bon. J'avais conçu, comme vous, la pensée d'arrêter cette affaire au moyen d'une transaction, et j'allai trouver l'abbé pour essayer de m'entendre avec lui. Il m'accueillit avec cette politesse humble, mielleuse que vous lui connaissez; mais il me fit un véritable sermon pour me prouver qu'il était dans l'impossibilité de souscrire à ma demande. Je ne me suis pas laissé décourager par le mauvais succès d'une première démarche, et je suis revenu plusieurs fois à la charge. L'abbé m'a toujours reçu avec la même douceur, protestant que son cœur saignait des extrémités auxquelles son devoir l'obligeait, soupirant, gémissant, mais n'accordant rien. Loin de là, les assignations

ont continué à pleuvoir chez moi. S'il faut le dire, madame, depuis que le chapelain du château n'est plus un moine du couvent de Sainte-Épine, ces religieux sont violemment irrités de ce qu'ils considèrent comme la violation d'un de leurs anciens droits, et je ne doute pas que l'abbé n'ait voulu servir les rancunes de son couvent en se montrant si rigide envers la famille.

— Cela n'est que trop probable, mon cher Claudin; mais c'est mon fils qui a voulu absolument congédier le père André, l'ancien aumônier, qui était profès de Sainte-Épine, pour donner la charge au titulaire actuel. Vainement je voulus représenter au duc combien les moines de l'abbaye seraient irrités de cette mesure,

et quel intérêt nous avions à rester en bons termes avec eux. Vous connaissez l'opiniâtreté proverbiale de mon fils. Il me répondit, avec sa légèreté ordinaire, que de temps immémorial nous entretenions dans nos foyers un espion qui s'initiait dans tous nos secrets pour donner à son couvent les moyens d'en profiter; que, quant à lui, il croyait ne pas devoir souffrir plus longtemps un pareil abus. Je lui adressai encore quelques observations à ce sujet; mais une fois sa détermination prise, il est, hélas! bien inutile de chercher à l'en faire changer.

— Où en sommes-nous, bon Dieu! reprit Claudin, que les puissants seigneurs de Châtillon aient à craindre la colère de

ces religieux!... Mais si tout arrangement a l'amiable est impossible, il reste peut-être d'autres moyens d'éviter le danger.

— Quels sont-ils, monsieur Claudin? Parlez vite; car cette affaire commence à m'alarmer cruellement. Voyons, ne devrais-je pas écrire au chancelier de France, qui était jadis un protégé de M. le maréchal? Je pourrais aussi présenter une supplique au roi, et je la ferais appuyer par...

— Cela ne suffirait pas, madame. Il faudrait que vous pussiez vous-même partir pour Versailles, rappeler au roi et aux ministres les anciens et les nouveaux services de votre noble famille, et obtenir une

ordonnance royale qui coupât court à cet inique procès.

— Impossible ! dit la maréchale avec agitation ; je n'ose quitter Châtillon en ce moment, car peut-être en mon absence arriverait-il ici de plus grands malheurs encore que ceux dont vous parlez.

— De plus grands malheurs ? répéta le notaire.

— Oui, des malheurs auprès desquels notre ruine totale même ne serait qu'une bagatelle... Je ne puis laisser mon fils seul ici pendant que j'irais solliciter à Versailles.

— Eh ! madame, pourquoi M. le duc ne vous accompagnerait-il pas ?

Madame de Châtillon le regarda fixement.

— Claudin, reprit-elle, oubliez-vous que le duc est exilé dans ses terres ?

— Madame la maréchale, en effet, a bien voulu me faire part de cette circonstance, que les gens de ce pays ignorent encore. Mais, poursuivit-il plus bas, celle qui a obtenu l'ordre du roi n'aurait pas de peine, sans doute, à en obtenir la révocation.

— Claudin ! que me dites-vous donc ? répliqua madame de Châtillon en tressaillant. Mais alors... vous savez tout ?

Le vieux notaire paraissait confus.

— Madame la maréchale, reprit-il, ne peut attribuer à une stérile curiosité...

— Ne vous excusez pas, Claudin ; votre dévoûment seul, en effet, a pu vous donner le désir de pénétrer mon triste secret. Votre fils qui est à Paris, où cette histoire doit être connue, vous l'a écrite sans doute..... Ainsi donc, Claudin, vous savez la cause de cette froideur qui existe entre le duc et moi, et que je m'efforce vainement de cacher au monde !

Ses traits s'étaient altérés, des larmes coulèrent de ses yeux et la voix lui manqua. Le notaire fut vivement ému lui-même.

— Ma noble maîtresse, dit-il, je regrette

d'avoir réveillé de pareilles idées... Laissons ce sujet qui vous afflige.

— Non, parlons-en plutôt, mon ami ; je n'aurais jamais eu le courage de vous révéler complétement les chagrins qui me dévorent ; mais à présent laissez-moi soulager mon cœur... Ah! Claudin, pensiez-vous que notre famille pût jamais être menacée d'une pareille chute? Une mésalliance, Claudin, et quelle mésalliance! Ne serait-ce pas un malheur plus grand que tous les procès suscités par l'avidité de nos voisins?

Et la maréchale se cacha le visage dans son mouchoir.

— Madame, ma généreuse maîtresse,

reprit le notaire d'un ton pénétré, je vous en supplie, revenez à vous... Nous écarterons de vous ce danger, je l'espère.

— Il est peut-être écarté déjà, Claudin ; mais peut-être aussi reparaîtra-t-il d'un moment à l'autre plus pressant et plus terrible... Oh ! laissez-moi librement pleurer, car mes larmes m'étouffent, et j'éprouve une grande consolation à penser qu'elles tombent cette fois sur le cœur d'un serviteur dévoué et d'un ami fidèle.

Cette douleur devait d'autant plus inspirer de respect, que la maréchale ne passait pas pour s'attendrir facilement. Aussi madame de Châtillon ne tarda-t-elle pas à surmonter cette faiblesse involontaire.

— Claudin, reprit-elle en s'essuyant les yeux, si bien informé que vous soyez, vous ne pouvez connaître tous les détails de cette mystérieuse affaire; vous les apprendrez donc de ma bouche, et vous m'aiderez de vos conseils.

Le notaire rapprocha son siége de celui de la maréchale, et la conversation se poursuivit sur un ton si bas qu'elle ne formait plus qu'un sourd chuchottement dans la vaste étendue du salon aux deux cheminées.

— Vous vous souvenez, mon ami, continua madame de Châtillon, que lors de la paix, il y a deux ans, je ne trouvai pas mauvais que mon fils, au retour d'une

campagne où il s'était vaillamment conduit, séjournât à Paris avant même de venir me rendre visite à Châtillon. Je sentais de quelle importance il était pour lui de se montrer parfois à la cour. Je consentis donc à ce qu'il restât encore quelque temps éloigné de moi. Cependant je chargeai une personne de confiance de surveiller ses démarches, et de m'informer secrètement de celles qui pourraient mériter une sérieuse attention.

» Tout alla bien pendant quelques mois; le duc menait grand train, tenait table ouverte, remplissait Paris et Versailles du bruit de son luxe et de ses folies. Il mangeait en carrosses, en chevaux et en maîtresses le revenu de plusieurs années, et

il ne m'écrivait guère que pour me demander les sommes nécessaires à ses énormes dépenses. Je m'efforçai de le satisfaire; je vendis, j'aliénai tout ce que je pus, et je me bornai à élever quelques plaintes timides qu'il n'écouta pas.

» Les choses en étaient là quand je reçus de mon agent l'avis que le duc se montrait éperdûment amoureux d'une demoiselle Duranci, de la Comédie-Française, dont la beauté merveilleuse faisait tourner toutes les têtes. Je crus d'abord cette passion éphémère comme les autres dont les frivoles histoires étaient venues jusqu'à moi, et je ne m'en effrayai pas. J'ignorais quelle perfide et dangereuse sirène François avait rencontré sur son

chemin. Cette fille, qui affichait de grandes prétentions à la sagesse, eut l'art de paraître lui résister. Aussitôt le fâcheux esprit du duc, qui s'irrite par l'obstacle jusqu'à la folie, jusqu'à l'extravagance, le jeta hors de toutes les bornes. Il avait parié, m'a-t-on dit, une somme considérable que la fière Duranci, qui avait repoussé les plus riches financiers et les plus brillants seigneurs, serait à lui. En effet, il ne tarda pas à être admis auprès de cette créature sur le pied de l'intimité. Elle quitta le théâtre, elle eut un hôtel et un carrosse. Mon fils avait gagné son pari, bien que les séductions de sa personne dussent avoir été pour peu de chose dans cette étrange victoire. Quel moyen avait-il donc employé pour dompter cette

vertu si farouche, si intraitable? Je ne l'appris que trop tôt.

» Au milieu de ma profonde sécurité, je reçus de François une lettre si incroyable, que je le crus entièrement fou. Il me disait sans détours qu'il aimait une jeune personne honnête et sage, mais d'une condition inférieure à la sienne; qu'il n'avait pu parvenir à se faire aimer d'elle qu'en lui donnant une promesse écrite de mariage, à la charge pour lui de payer une somme considérable si la promesse ne recevait pas son exécution dans un court délai; que du reste il n'avait nullement l'intention de manquer à sa parole d'honneur, et qu'il ne pouvait vivre sans l'aimable Duranci. En conséquence il me sup-

pliait, si je ne pouvais consentir à un mariage public, de trouver bon qu'il contractât avec cette fille un de ces mariages secrets appelés *mariages de conscience.* Il me citait plusieurs exemples d'unions de ce genre, accomplies par des gens de la plus haute distinction, et il finissait par me faire entendre qu'en cas de refus de ma part, il se verrait dans l'obligation de me désobéir.

» Comment vous donner une idée, mon cher Claudin, de la honte, de la douleur, de la colère dont je fus saisie à la lecture de cette lettre? Pendant plusieurs heures je restai comme anéantie. Cependant il était nécessaire d'agir. Je me serais laissée déchirer par des lions furieux plutôt

que de consentir à cette monstrueuse mésalliance ; d'autre part, je savais que toute plainte, toute menace aurait infailliblement pour résultat d'exaspérer mon fils et de précipiter la catastrophe. Il fallait donc frapper un grand coup à l'improviste, et je n'hésitai pas.

» Je ne fis aucune réponse au duc de peur de lui donner l'éveil ; mais j'expédiai sur-le-champ un courrier à mon homme de confiance à Paris, avec plusieurs paquets, dont un pour le roi lui-même. Mon cousin, le cardinal de Bouillon, était chargé de remettre en personne cette supplique à Sa Majesté ; je conjurais le roi de sauver notre maison de l'échec irréparable qu'elle allait subir par le fait d'un

étourdi, d'avoir pitié d'une mère au désespoir. Ma demande, appuyée chaleureusement par le cardinal et par d'autres personnes influentes, eut un plein succès. Le roi manda mon fils et lui défendit de passer outre à ce mariage. Comme le duc paraissait vouloir résister, Sa Majesté l'invita sèchement à se retirer dans sa terre de Châtillon et à n'en pas sortir sans ordre. Pendant que ceci se passait à Versailles, un exempt se présentait avec une lettre de cachet pour arrêter mademoiselle Duranci à Paris; mais, soit que cette fille fût absente par hasard, soit qu'elle eût été prévenue, elle ne put être retrouvée, et depuis ce moment, malgré toutes les recherches, on ignore ce qu'elle est devenue.

» Peu de jours après, mon fils arriva ici, la rage dans le cœur. Je vis tout d'abord qu'il savait quelle part j'avais prise à sa disgrâce; nous n'échangeâmes aucun reproche, seulement, de ce jour commença entre nous cette froideur glaciale qui nous fait paraître étrangers l'un à l'autre.

» Plusieurs fois, malgré ma fierté, j'ai voulu provoquer une explication, chercher à ramener mon fils par des raisonnements dont son esprit droit, quand il est sans passion, devrait comprendre la justesse. Il a toujours éludé mes efforts, repoussé mes avances; il n'a pas l'air de comprendre mes questions détournées. Je le vois à peine, excepté quelques minutes

le matin et le soir, et nous sommes généralement sobres de paroles. Si mademoiselle de Laferté-Champfort, qu'il a connue tout enfant, se trouve près de moi pendant ces courtes visites, c'est d'elle qu'il s'occupe exclusivement : il rit et babille un moment avec elle, puis il salue et se retire.

» Dans le commencement, cette espèce de préférence qu'il affiche pour ma pupille m'avait donné l'espoir que la chère enfant parviendrait à chasser de son cœur l'image d'une indigne créature ; Cécile est douce, bonne, de grande naissance ; c'est une femme telle qu'une mère peut la souhaiter pour son fils, et je caressais la pensée que le duc sentirait le prix de

ce trésor. Mais j'ai reconnu bientôt mon erreur. Cécile n'est rien de plus pour lui qu'elle n'était à l'âge de cinq ou six ans; il s'amuse de sa naïveté, sans tenir compte des qualités solides qui la distinguent. Enfin il n'aime pas Cécile, il ne songe pas à elle, et pourtant Cécile l'aime, Claudin, je ne puis en douter maintenant... Et quelle douleur pour moi de penser que j'ai pu contribuer en quelque chose à troubler la pureté de cette âme innocente, à inspirer une affection qui peut-être ne sera jamais partagée !

» Voilà, mon ami, toute la vérité. Maintenant vous vous rendrez compte aisément de mes angoisses et de mes terreurs Toujours seule, abandonnée, odieuse

peut-être à ce fils en qui j'avais mis tant d'espérances et de tendresse, je ne rêve plus que catastrophes où va périr misérablement l'honneur de ma maison. »

Le notaire avait écouté ces confidences avec une attention religieuse, et des larmes roulaient sur ses joues.

— Madame, ma noble maîtresse, reprit-il d'une voix un peu tremblante, des choses que vous venez de me dire, il en est que je savais déjà, d'autres que j'avais devinées... Mais, croyez-vous, en effet, que cette funeste liaison de M. le duc avec une femme méprisable soit rompue sans retour?

Claudin mettait à cette question un in-

térêt particulier que la duchesse ne remarqua pas.

— Je crains que non, mon vieil ami, répondit-elle avec un soupir. La conduite de mon fils, ses distractions, son indifférence pour tout ce qui l'approche, témoignent d'une préoccupation continuelle dont je n'ose chercher la cause. J'ai même été jusqu'à soupçonner ces absences prolongées du duc... C'est une folie sans doute; mais, dans ma solitude, je me crée bien des chimères!

Claudin détourna la tête, comme s'il eût craint que la maréchale ne lût sur son visage une pensée secrète.

Pendant la conversation précédente, le

jour avait baissé peu à peu. Par intervalles, le grondement lointain du tonnerre préludait à l'orage qui s'annonçait depuis plusieurs heures. Le vieux notaire se leva pour se retirer.

— Madame la maréchale, reprit-il, vous avez raison ; ces dangers sont grands, bien grands. Je vais refléchir au moyen de tourner des obstacles plus terribles que vous ne pensez peut-être... Mais je me sens bien faible pour cette tâche. Si encore mon fils Hilaire était ici ! Il est plein d'énergie et de ressources ; il nous conseillerait, il nous aiderait, dans le cas toutefois où l'intelligence et la volonté d'un homme pourraient suffire à pareille œuvre... Ah ! ma chère maîtresse, jamais

l'intervention du spectre de Châtillon, le génie protecteur de votre famille, ne fut plus nécessaire!

— Que dites-vous, Claudin? demanda la maréchale avec un sourire bienveillant; croyez-vous donc à ces contes de bonne femme qu'on répète le soir à la veillée dans les maisons de nos paysans?

L'honnête figure du notaire prit une expression légèrement railleuse:

— Quoi! madame, à votre tour révoqueriez-vous en doute l'ancienne tradition qui s'est perpétuée dans ce pays au sujet du sage et valeureux Bernard le Gaucher, premier seigneur de Châtillon? N'est-il pas vrai qu'en récompense de sa piété en

Palestine, il mérita la faveur de pouvoir revenir sur terre par trois fois différentes, pour protéger ses descendants? Tout cela est consigné dans un vieux parchemin qui se trouve dans les archives de l'abbaye et que j'ai lu bien souvent. Ne connaissez-vous pas aussi l'histoire du baron Adhémar et de son fils Gauthier, qui allaient être pendus aux créneaux pour trahison contre le roi de France, quand ils furent sauvés par un fauconnier, mort dix ans auparavant, mais dont le spectre de Châtillon avait emprunté la figure? A l'appui de ces histoires ne montre-t-on pas encore aujourd'hui l'endroit où le spectre est apparu dans la tour du donjon, la dalle sur laquelle il s'est agenouillé dans la chapelle, les restes des fortifications qu'il

a relevées seul en quelques heures?...

— En vérité, Claudin, on dirait que vous ajoutez foi vous-même à toutes ces fables? Mais, dussé-je être excommuniée par les révérends pères de Sainte-Épine, l'histoire donne une toute autre version que notre légende au sujet de la translation en France de la Sainte-Couronne. En ce qui concerne le baron Adhémar et Gauthier de Châtillon, au temps de Charles VII, nos traditions de famille assurent qu'il n'y eut aucune intervention surnaturelle dans cette affaire. Les moines de Sainte-Épine, et notamment le chapelain du château, avaient tramé, de concert avec un vieux fauconnier échappé à la mort en pays étranger, un complot pour

amener la reddition du fort. Comme il n'eût pas été prudent à cette époque d'avouer aux seigneurs de Châtillon qu'ils avaient été dupes d'une jonglerie, on mit l'événement sur le compte d'un miracle; l'imagination des chroniqueurs a fait le reste. Telle est la vérité, mon cher Claudin. Plût à Dieu qu'en effet il existât un génie bienfaisant capable d'assister notre famille dans ses périls! Mais je compte plus sur votre secours, à vous si prudent et si habile, que sur celui de tous les spectres dont il est question dans les romans!

Il sembla que cette incrédulité de la maréchale déconcertât le vieux légiste. Il rêva un peu de temps, puis il reprit :

— Quoi que vous en disiez, madame la

maréchale, je ne veux pas encore désespérer d'en-haut... Mais nous ne demeurerons pas inactifs pour cela. Je vais rentrer à mon logis, et je reviendrai demain, afin de recommencer la recherche de cette quittance égarée; peut-être cette fois Dieu bénira-t-il mes efforts!

En même temps il prit congé. Comme il en était à sa dernière salutation, il pensa se heurter dans l'ombre contre mademoiselle de Laferté-Chamfort, qui rentrait parée de sa belle robe verte. Claudin voulait s'excuser; mais la jeune étourdie ne paraissait pas l'avoir aperçu dans l'obscurité.

— Ah! madame, dit-elle avec conster-

nation, l'orage va éclater, et le duc est toujours absent. On assure qu'il s'est arrêté chez le baron de Blanchelande, et qu'il rentrera fort tard. Son dragon Sans-Quartier, après avoir ramené l'équipage de chasse, vient de partir à cheval pour aller le rejoindre.

— Eh bien! mademoiselle, nous souperons seules... Sera-ce donc la première fois?

Cécile prit un air boudeur.

— Mais c'est manquer complétement aux égards qui vous sont dus... Ensuite, madame, vous ne savez pas? poursuivit-elle d'un ton confidentiel; j'étais à la fenêtre quand le dragon Sans-Quartier

est parti ; au lieu de prendre le chemin de Blanchelande qui passe devant l'abbaye, il s'est enfoncé dans la grande avenue de la forêt ; qu'est-ce que cela veut dire ?

— Ne vous en inquiétez pas, mademoiselle, reprit la maréchale avec sévérité ; quelle idée allez-vous donner de vous à notre ami Claudin ?

La jeune fille, interdite, recula en faisant une révérence embarrassée ; le notaire et madame de Châtillon échangèrent un regard douloureux et se séparèrent en silence.

Comme Claudin traversait la principale cour du château, il vit un de ses clercs accourir en toute hâte au-devant de lui. A

peine le clerc eut-il prononcé quelques paroles, que le vieux légiste manifesta un étonnement extraordinaire ; puis il se mit à descendre rapidement le chemin un peu raide qui conduisait au bourg, et tout en marchant il murmurait :

— Lui ! lui ! déjà ! Il faut qu'un malheur soit arrivé ou qu'un danger nous menace !

## III

### La maison des bois.

A une lieue environ de Châtillon, dans une partie solitaire de la forêt, se trouvait une petite construction qui avait servi jadis de rendez-vous-de chasse, mais qui était alors l'habitation d'un vieux garde et

de sa fille. Rarement les gens du pays passaient de ce côté; les habitants de ce pavillon écarté vivaient comme des loups dans les bois. Cependant depuis quelque temps on avait remarqué des allées et des venues singulières autour de la demeure du garde; on rencontrait dans les allées environnantes des visages inconnus; des chariots chargés y étaient arrivés récemment, comme on pouvait en juger aux ornières tracées dans les routes vierges de la forêt. De plus, le vieux Guillaume, le garde, prenait tous les jours son bel uniforme vert et son baudrier brodé, tandis que sa fille Mathurine se montrait souvent, parée comme une reine, dans les rues du bourg. Mais on ne cherchait pas à pénétrer ces mys-

tères ; les volontés du duc, que l'on rencontrait parfois chassant dans le voisinage, expliquaient tout, et personne n'osait s'enquérir de pareils secrets.

Le petit bâtiment, perdu au milieu des massifs de verdure, à la jonction de plusieurs routes, se composait d'un rez-de-chaussée et d'un étage. Le rez-de-chaussée, fort bas, avait dû servir autrefois d'écurie pour les relais de chasse; il était occupé maintenant par le garde Guillaume et sa fille Mathurine, conjointement avec une vache, un âne et quelques vieux chiens réformés de la meute du château. L'étage supérieur, au contraire, formait une belle pièce nouvellement restaurée. Une porte solide, des

volets épais, protégeaient l'habitation contre les curieux et les malfaiteurs, sans compter que le garde avec son fusil, Mathurine avec son balai, et les chiens avec leur voix enrouée, composaient déjà une garnison fort respectable.

C'est dans la salle principale de ce pavillon que nous allons introduire le lecteur.

La nuit était arrivée, et l'orage qui menaçait depuis plusieurs heures venait enfin d'éclater. Le tonnerre se faisait entendre à intervalles réguliers, la pluie tombait en larges gouttes sur le feuillage. Les volets, qui avaient été soigneusement fermés toute la journée,

s'ouvrirent les uns après les autres. A travers les vitres filtra une vive lumière qui se prolongeait, comme un sillon de feu, sous les voûtes sombres de la forêt.

La pièce d'où elle provenait était meublée avec un luxe qu'on n'eût pas attendu dans cet endroit sauvage. Des tapisseries des Gobelins cachaient les murailles, et un tapis de Turquie couvrait le plancher. Les meubles, en bois étranger, étaient garnis d'étoffes précieuses. Dans un angle se dressait un superbe lit à baldaquin entouré de courtines de soie. Au-dessus d'une table où l'on voyait les restes d'une collation, un lustre de cristal, surmonté de nombreuses bougies, répandait, ainsi que deux candélabres d'argent disposés sur la

cheminée, la clarté éblouissante qui, du dehors, ressemblait à un embrasement.

Deux personnes se trouvaient en ce moment dans cette salle, une jeune et belle femme languissamment couchée sur un sofa, et un élégant jeune homme, en costume de chasseur, assis sur des carreaux de velours à ses pieds. Il était impossible de voir une beauté plus accomplie que celle de la dame inconnue. Elle avait vingt ans à peine; son visage fin, correct, encadré de boucles blondes, eût rappelé par sa pureté les nymphes de marbre de Phidias. Mais la mobilité de ses traits roses et réguliers, l'étincelle qui jaillissait parfois de dessous les cils de ses paupières, ne permettaient pas de pousser

trop loin la comparaison, car une âme ardente habitait la merveilleuse statue. Son habit de satin laissait nus ses bras et ses épaules ; mais elle s'enveloppait entièrement d'un de ces surtouts de gaze appelés pelés alors *transparents*, au sujet desquels on répétait certaines plaisanteries assez libres du grand Condé. La belle inconnue était drapée avec un goût qu'on pourrait appeler savant, tant ces étoffes légères s'harmoniaient avec la teinte mélancolique alors répandue sur son visage. Rien n'eut fait mieux ressortir les perfections de ce beau corps affaissé, de cette tête charmante, que ces voiles vaporeux destinés à les cacher. Cependant un de ces *loups* de velours noir, fort en usage alors parmi les femmes de qualité, se trouvait à portée de

la main de l'inconnue, sans doute afin qu'elle pût instantanément punir toute admiration trop passionnée.

Le jeune homme assis à ses pieds avait un air mâle et plein de noblesse ; ses traits, sans être régulièrement beaux, plaisaient par leur expression de franchise et de bonne humeur ; sa taille était haute et bien prise. Mais le caractère le plus saillant de sa personne était une vivacité, une impétuosité qui semblaient exclure toute réflexion. A la moindre contrariété, son visage s'empourprait, son œil brillait, son sourcil noir se fronçait ; mais ces impressions passaient aussi vite qu'elles étaient venues. Dans cette nature fougueuse tout premier mouvement paraissait à craindre,

mais la réaction ne tardait jamais. Son costume de chasse, en drap bleu galonné d'or, était de bon goût; il avait rejeté sur un fauteuil son chapeau rond surmonté d'une plume, et portait une de ces grandes perruques flottant sur les épaules, dont l'usage était général alors. Il avait des bottes évasées en peau de daim; un large galon mi-partie d'or et de soie soutenait son couteau de chasse. Ce personnage était Charles François, duc de Châtillon.

Il tenait une main blanche et effilée que la dame lui abandonnait distraitement, et il débitait à la jolie langoureuse les fadeurs, les flatteries, les compliments usités parmi les galants de cette époque. Mais on l'écoutait à peine et on ne lui répondait pas. Tout à coup le duc se leva :

— Morbleu ! ma belle, dit-il avec impatience, vous êtes tout à fait *inamusable* ce soir ! D'honneur! je ne vous ai jamais vue aussi maussade. Pour vous punir, je serais tenté d'appeler Sans-Quartier, qui m'attend en bas chez Guillaume, et de retourner au château, malgré le tonnerre et la pluie battante.

La dame poussa un profond soupir.

— Ah ! duc, reprit-elle d'une voix harmonieuse et plaintive comme celle d'un rossignol, vous êtes cruel, et je vois bien que vous ne m'aimez pas !

Cet accent douloureux, ce seul mot de reproche, suffirent pour changer l'impatience du duc en tendre empressement.

— Je ne vous aime pas, ingrate? reprit-il en se laissant tomber à genoux sur les coussins qu'il venait de quitter; et d'où vous vient cette idée?

— Oui, mon ami, vous ne m'aimez pas... du moins comme je vous aime. Vous me voyez triste, abattue, et au lieu de me plaindre, de m'encourager, vous vous irritez contre moi. Cependant, vous le savez, le malheur de vous déplaire serait le plus grand de mes maux!

Et elle versa quelques belles larmes, qui lui donnaient un charme irrésistible; il n'en fallait pas tant pour mettre hors de lui le jeune duc, toujours extrême dans ses impressions.

— Grâce, chère Duranci ! dit-il chaleureusement ; je suis un méchant, un brutal, indigne d'être aimé de vous ! Sambleu ! demandez-moi une preuve de mon repentir, de mon amour... Dites, que faut-il faire ? et sur ma foi de gentilhomme et de militaire, je le ferai.

Mademoiselle Duranci, puisque nous savons maintenant son nom, sourit malgré ses larmes.

— Rien, François, absolument rien que de me pardonner des accès de faiblesse involontaire. Pour vous, j'ai consenti à de grands sacrifices, et je peux bien réclamer en retour...

— Des sacrifices, mademoiselle ? inter-

rompit le duc, dont le visage se rembrunit de nouveau.

— Ne me parlez pas sur ce ton, ne me regardez pas ainsi, reprit mademoiselle Duranci en essayant d'effacer du bout de son doigt effilé les plis légers qui s'étaient formés sur le front du duc, ne me regardez pas ainsi, ou vous m'ôteriez la force de vous répondre... Bien, voilà que vous me souriez encore... Et maintenant, François, laissez-moi vous demander si mon sort actuel pourrait être envié de la plus humble et de la plus misérable des femmes ?

— Ma toute belle, vous savez qu'il n'a pas dépendu de moi...

— Oh! je ne vous accuse pas, mon ami: vous êtes noble et généreux; mais est-ce un crime de comparer ma situation présente à celle que j'avais avant de vous aimer? Souvenez-vous, mon cher duc, de la soirée où je parus pour la première fois sur la scène de l'hôtel Guénégaud. Admise, malgré ma jeunesse, dans la troupe des comédiens ordinaires du roi, je remplissais pour mes débuts le rôle d'Aricie dans la tragédie de *Phèdre;* quel succès! quel triomphe! Tous les seigneurs, qui étaient assis sur le théâtre, battaient des mains avec enthousiasme; il était impossible de leur imposer silence. Quand nous rentrâmes au foyer, M. Baron m'embrassa, et la Champmeslé, qui avait joué pitoyablement le rôle de Phèdre, me lança un re-

gard de colère. Le soir, les plus grands personnages, les financiers les plus renommés, des princes même se pressaient dans la pauvre maison de ma tante, et m'accablaient de vers, de compliments, de cdeaux...

— Eh ! n'y étais-je pas aussi, ma chère? Ne vous souvenez-vous pas de ce coup d'épée que je donnai au petit marquis de Mirepoix, parce qu'il avait manifesté son admiration pour vous d'une manière assez peu respectueuse? Si bien que je dus me cacher pendant plusieurs jours; mais on répandit le bruit qu'il s'était blessé par maladresse avec son couteau de chasse... Oui, oui, on n'avait jamais vu une Aricie aussi parfaite; le parterre de la Comédie n'eut qu'une voix à ce sujet.

— Et quelques jours après, quand je parus dans le rôle d'Andromaque, l'enthousiasme ne devint-il pas de la frénésie? Tout le monde remarqua l'accent de haine et de jalousie que la Champmeslé mit ce jour-là dans le rôle d'Hermione.

— Oui, oui, vous étiez admirable en prononçant ces vers :

Je passais près des lieux où l'on garde mon fils;
Puisqu'une fois le jour....

Morbleu! je me sentais l'envie de siffler un peu votre rivale, cette Champmeslé qui est laide comme le péché, et je fus fort jaloux de Racine quand, après la

pièce, il vint aussi vous embrasser sur les deux joues.

— Et entendîtes-vous, monsieur le duc, les paroles que m'adressa le même soir ce bon vieux M. de Corneille, le grand Corneille, comme on l'appelle? Il me dit assez haut pour que tous les comédiens l'entendissent : « Ah ! mademoiselle, quel dommage que je sois trop vieux pour vous faire un rôle digne de vous ! »

— En effet, les honneurs et les hommages ne vous manquaient pas, chère Duranci, et c'est par un bonheur inouï de mon étoile qu'au milieu de tant d'admirateurs passionnés, vous m'ayez distingué, moi qui avais si peu de titres à votre préférence.

— De tous ces amours qui s'offraient à moi, monsieur le duc, le vôtre me semblait le plus honnête, le plus loyal. Jeune, inexpérimentée, enivrée de flatteries, j'ignorais, ou plutôt je voulais oublier l'abîme qui séparait le duc de Châtillon d'une comédienne. Vous me paraissiez sincère, je vous crus, je vous aimai... Malheureuse que j'étais! Cet amour innocent que je vous apportais avait été l'objet d'une infâme gageure contre un débauché de la cour!

Et la comédienne se couvrit le visage, comme pour cacher sa rougeur.

— Ne rappelez pas ce souvenir, Duranci, s'écria le duc avec impatience;

pouvais-je alors vous apprécier comme vous méritiez de l'être? Et depuis n'ai-je pas voulu réparer mes torts, autant qu'il était en moi?

— Je n'accuse pas vos intentions, François; mais voyez ce que je suis devenue... Reniée par la parente qui me tenait lieu de mère, j'ai quitté le théâtre où m'attendait une carrière si brillante; alors ont commencé pour moi les chagrins, les misères. La solitude s'est faite autour de moi; j'ai lu ma honte dans tous les yeux; et voilà qu'au moment où j'espérais une prompte et solennelle réparation, j'ai dû fuir de Paris en toute hâte, tremblant sans cesse d'être arrêtée et jetée dans une prison d'État. Échappée par miracle à ces

dangers, j'arrive enfin dans ce pays, et quelle retraite y ai-je trouvée ? Une maisonnette perdue au milieu des bois, où je vis en compagnie d'un paysan et d'une paysanne, n'osant sortir ou même entr'ouvrir la fenêtre pour respirer un peu d'air pur. Votre présence, mon cher duc, pourrait seule me faire oublier tant d'ennuis ; mais c'est à peine si je vous vois une heure ou deux chaque jour, quand vous pouvez vous glisser furtivement jusqu'ici ; et l'attente est si longue ! le moment de la séparation est si cruel ! Dites, mon ami, cette situation n'est-elle pas digne de pitié ?

Et la charmante créature continuait de pleurer, mais sans effort, sans contorsions

qui eussent altéré la régularité de ses traits gracieux : les larmes coulaient une à une sur ses joues fraîches comme des gouttes de rosée sur la corolle d'une fleur. Cependant, le duc ne parut pas se laisser prendre cette fois au prestige de cette douleur. Il s'était levé, et se promenait à pas lents dans la salle.

— Tout cela est vrai, Duranci, dit-il d'un air pensif : vous avez enduré beaucoup de maux à cause de moi. Mais aussi, corbleu ! j'en ai bien eu ma part. N'est-ce rien que d'être exilé dans cette province, où je ne peux avoir d'autre société que des hobereaux stupides ou des moines nazillards, tandis que mes amis mènent joyeuse vie à Paris et à Versailles ? N'est-ce

rien que d'avoir perdu les bonnes grâces du roi, qui m'avait toujours montré si bon visage ? N'est-ce rien non plus que d'être au pis avec ma mère, cette femme d'une vertu si haute et si pure ?

— La colère de la maréchale ne tiendra pas contre une parole de votre bouche, et vous recouvrerez les bonnes grâces du roi à la première charge brillante que vous exécuterez à la tête de votre régiment. Quant à votre exil, il cessera du jour où vous le voudrez bien ; écrivez au roi pour lui annoncer formellement que vous renoncez à moi, ou bien engagez votre parole à votre mère de m'abandonner pour toujours, et aussitôt vous serez libre, vous pourrez retourner au milieu

des amis que vous regrettez... Et pourquoi ne prendriez-vous pas ce parti, mon François bien aimé ? Pourquoi vous laisseriez-vous arrêter par si peu de chose qu'une pauvre fille de théâtre ? Je n'avais que mon amour, je vous l'ai donné ; abandonnez-moi maintenant, puisque des obstacles insurmontables nous séparent ; c'est notre sort à nous autres femmes de race infime, nées dans l'obscurité. Je ne me pardonnerais pas d'avoir brisé les grandes destinées auxquelles vous êtes appelé peut-être... Abandonnez-moi, vous dis-je ; je chercherai quelque retraite inconnue et modeste où je continuerai de vous aimer ; et dans ma solitude, j'apprendrai avec une ineffable joie les prospérités, les honneurs qui ne peuvent vous manquer

dès que vous serez rendu à vous-même.

En parlant ainsi, elle s'était levée sur ses genoux; les mains jointes, ses yeux doux et humides fixés sur le duc, elle semblait irrésistible. Mais l'effet de ses supplications fut diamétralement opposé à ce qu'elle paraissait en attendre.

— De par le ciel! ma chère Duranci, s'écria Châtillon avec force, pourriez-vous me croire capable d'une telle lâcheté? Faites-vous si peu de cas de mon honneur, de ma parole? Ignorez-vous que famille, orgueil, colère du roi, mépris du monde, ne sauraient l'emporter sur mon amour pour vous?... Duranci, nos destinées sont désormais irrévocablement

unies, et la mort pourra seule les séparer !

La comédienne retomba sur le sofa en poussant un faible gémissement.

— Ah! duc, reprit-elle avec un accent de profonde mélancolie, allez-vous encore me rappeler vos promesses, vos serments? Que m'importerait; si vous ne m'aimiez plus? Ces engagements, peut-être téméraires, sont pour moi comme s'ils n'existaient pas. Quant à cet écrit que vous m'avez donné, il serait déchiré déjà, si, dans ma précipitation à quitter Paris, je ne l'avais laissé entre les mains de ma parente. J'ai voulu plusieurs fois lui écrire pour la prier d'anéantir cette pièce inutile, mais vous n'avez pas jugé prudent...

— Chère Duranci, ange de dévoûment, une chose plus puissante encore que mes promesses et mes serments, c'est ma volonté ferme, immuable, de réparer mes torts envers vous par un mariage secret.

En dépit d'elle-même, un éclair de joie passa sur le visage de mademoiselle Duranci. Cependant, elle reprit d'un ton humble et caressant :

— Je ne vous le cache pas, François, cette proposition autrefois m'eût comblé de joie; non que je me sentisse plus digne alors d'être élevée jusqu'à vous, mais elle eût satisfait certains scrupules de conscience que mes sentiments de piété me

rappelaient sans cesse. Aujourd'hui j'ai plus d'expérience de la vie, et j'ai reconnu combien une pareille union était impossible... ce serait vous mésallier, monsieur le duc, et comme je vous aime plus que moi-même, je veux que vous puissiez toujours être fier et respecté...

— Et en quoi ce mariage secret pourrait-il blesser ma dignité, folle que vous êtes? La maréchale de Mailleraie n'a-t-elle pas épousé ainsi un ancien page de son mari, et en est-elle moins bien vue à la cour? La princesse des Deux-Ponts n'a-t-elle pas épousé son écuyer Gerstorf? Et si vous voulez des exemples plus éclatants encore, la reine d'Angleterre n'a-t-elle pas pris pour mari lord Saint-

Germain, son chevalier d'honneur? Enfin ne dit-on pas que si la reine mourait aujourd'hui, notre roi Louis serait capable de donner sa main à l'une de ses maîtresses, à madame de Montespan, à Fontanges, et peut-être même à la veuve du cul-de-jatte Scarron? En vérité, il y a plus de distance entre ces personnages, qu'entre un officier du roi et une jolie reine de Théâtre.

Pendant cette conversation l'orage continuait au dehors : le bruit de la pluie et du vent dans les grands arbres de la forêt couvrait presque celui du tonnerre, qui grondait par intervalles. Mais les habitants du pavillon s'inquiétaient peu du désordre des éléments.

— Renoncez à cette idée, monsieur le duc, reprit mademoiselle Duranci en joignant de nouveau les mains : craignez la réprobation du monde si ce mariage venait à être connu. Songez aux regrets que vous vous prépareriez pour l'avenir ; songez au chagrin que vous causeriez à la maréchale votre mère, qui, m'a-t-on dit, avait sur vous d'autres projets, et eut été ravie de vous voir épouser...

— Qui donc ? demanda Châtillon en se redressant avec fierté.

— Eh ! mais vraiment, duc, l'ignoriez-vous ? sa pupille, cette demoiselle de Laferté-Champfort, votre parente, que l'on

dit si belle, si riche et si charmante... quoique un peu naïve.

— Cécile? cette petite fille, cette pensionnaire qui passe sa vie à changer de robes, avec laquelle je joue comme avec un enfant? Morbleu! la plaisante idée!

— Il n'est question que de cela dans le pays, et l'on assurait que madame la maréchale avait parlé de ce mariage comme d'un événement certain.

— Ah! ah! est-ce ainsi qu'on arrange les choses sans me consulter? reprit le duc, dont les narines se gonflaient d'obstination; ma mère voudrait-elle me tenir en lisières? Je m'explique maintenant ses

insinuations détournées, et les mines gauchement coquettes de cette petite niaise... Ah! l'on avait disposé de moi à mon insu? Sur ma foi! nous verrons beau jeu! Tenez pour certain, Duranci, que je n'épouserai jamais mademoiselle de Laferté, et pour preuve, je vous jure, encore une fois, que nulle autre que vous...

— Ne jurez pas, François, interrompit la comédienne en posant sa petite main sur les lèvres de M. de Châtillon; mais, poursuivit-elle avec un sourire langoureux, pourquoi m'inquiéter de cela maintenant? vous aurez tout le loisir de faire des réflexions; le temps est si éloigné où vous pourriez donner suite à ces folles idées de mariage...

— Éloigné! et pourquoi attendrais-je davantage? pourquoi, si je le voulais, ce mariage ne s'accomplirait-il par dès demain?

— Demain, mon cher François? dit mademoiselle Duranci en poussant un éclat de rire argentin; j'admire combien vous êtes prompt dans vos révolutions, sans tenir compte des périls et des impossibilités. Demain? et où trouveriez-vous une église pour y conduire votre pauvre fiancée, un prêtre pour lui donner la bénédiction nuptiale, des témoins pour constater la solennité de cet acte, des amis pour s'en réjouir?

— Croyez-vous donc que je reculerai

pour si peu? l'église, ce sera la chapelle du château ; le prêtre, mon aumônier actuel, qui est tout entier à ma dévotion ; les témoins et les amis, ce seront Sans-Quartier et le garde Guillaume, auxquels je donnerai les moyens de se réjouir avec sincérité de cet événement... Allons! c'est entendu ; cela sera, malgré vous, s'il le faut... Demain, à minuit, vous serez duchesse de Châtillon!

Comme il achevait ces mots, un violent coup de tonnerre, auquel il sembla que se mêlaient les accents d'une voix humaine, retentit dans la campagne. Mademoiselle Duranci ne put retenir un cri de frayeur.

— Enfant, dit le duc d'un ton d'indul-

gence, allez-vous avoir peur de la foudre, maintenant?

La comédienne s'efforça de se remettre.

— Excusez-moi, mon ami; mais ce coup était si terrible... N'avez-vous pas entendu aussi comme une voix puissante qui appelait?

— Bah! ce sera celle de Guillaume ou de Sans-Quartier, qui font joyeusement la débauche au-dessous de nous.

— Non, non; la voix venait du dehors! et puis, monsieur le duc, ce grand coup de tonnerre a éclaté juste au moment où vous affirmiez que je serais duchesse de Châtillon.

— Et que prouve cela, ma charmante? Seriez-vous superstitieuse?

— Eh bien! oui, mon ami, dit mademoiselle Duranci en souriant, comme si elle eût su que ses faiblesses puériles ne pouvaient lui nuire; dans la solitude où je vis, je suis obligée de mander près de moi la grosse Mathurine, la fille du garde, pour me tenir compagnie. Triste compagnie, n'est-ce pas? Mais qu'y faire? Or, cette fille sait toutes les histoires relatives à la famille de Châtillon, et par désœuvrement j'écoute ses longs récits. De cette façon j'ai connu la légende de Bernard le Gaucher, et la protection surnaturelle qu'il accorde à ses descendants. Je voulais d'abord révoquer en doute l'existence du

spectre de Châtillon ; mais tout le monde y croit dans le pays, et les moines de l'abbaye voisine en font, dit-on, un article de foi. Moquez-vous bien de moi, mon cher duc, mais je ne puis m'empêcher de frissonner en songeant à ce qui arriverait si l'esprit de votre aïeul venait à désapprouver notre mariage. Aussi, tout à l'heure, la coïncidence de ce coup de tonnerre avec votre promesse...

Le duc souriait à son tour.

— En êtes-vous là, chère petite ; honte à vous qui croyez aux récits d'une petite fille de campagne ! Vous, la rivale de Champmeslé, la protégée de Racine et de Corneille, prêter l'oreille à ces contes ridicules !

— Ils ne sont donc pas vrais? Au fait, duc, comme chef de la famille, vous devez mieux être instruit que personne en pareille matière. Cependant Mathurin et Guillaume, avec tous vos vassaux, croient fermement à cette histoire; ils parlent du spectre de Châtillon comme s'ils l'avaient vu, et il est des moments où je crois presque le voir moi-même, d'après le portrait qu'on a tracé de lui. C'est un grand vieillard à barbe blanche, au port noble, aux mouvements majestueux; sa parole est imposante, sévère; son regard fait frissonner. Il est vêtu d'une robe de pèlerin, et...

— Sur mon âme! belle Duranci, interrompit gaîment M. de Châtillon, c'est plai-

sir de vous entendre, et je ne peux trop admirer comme votre imagination sait donner la vie au rêve le plus absurde. Le personnage du spectre, tel que vous le dépeignez, serait un magnifique rôle pour notre grand comédien Baron, votre ancien ami... Mais laissons ces folies et bannissez toute inquiétude, ma jolie fiancée; que le revenant, protecteur de ma famille, ne trouble pas plus votre sommeil qu'il ne peut troubler la cérémonie de demain; car encore une fois, je défie tous les revenants de ce monde ou de l'autre, d'empêcher que vous soyez bientôt duchesse de Châtillon!

Cette fois le tonnerre éclata d'une manière formidable, comme si la foudre fût tombée sur la maison. En même temps un

tourbillon de vent ouvrit une des fenêtres, éteignit la plupart des bougies, et un homme sauta dans la salle, à la clarté bleuâtre des éclairs.

Cette apparition, qui concordait si bien avec le défi que le duc venait de porter aux puissances surnaturelles, le fracas des éléments, la solennité de l'heure, la solitude du lieu, tout cela était de nature à faire impression dans un siècle où la superstition avait des racines plus profondes qu'aujourd'hui. Aussi mademoiselle Duranci se leva-t-elle par un mouvement automatique, les bras tendus en avant comme pour repousser un fantôme. Le duc lui-même, malgré son courage éprouvé, pâlit légèrement. Cependant il tira son couteau

de chasse et, se plaçant devant la comédienne pour la protéger, il dit d'une voix qui n'avait peut-être pas sa sonorité ordinaire :

— Qui êtes-vous et que nous voulez-vous?

Le personnage auxquel il s'adressait, était couvert d'un de ces grands manteaux appelés *balandrans* ou *balandras*. Son chapeau à larges bords et son ample perruque cachaient entièrement son visage, excepté ses yeux, dont les prunelles fixes ressemblaient à deux charbons ardents.

Il ne répondit pas, et restait immobile à quelques pas de la fenêtre, le regard tourné vers mademoiselle Duranci. Celle-

ci trembla, ses dents claquèrent, et elle balbutia :

— Le spectre ! le spectre !... Au secours !

— Spectre ou non, reprit le duc qui commençait à revenir de sa première impression, je veux savoir qui ose se permettre cette intrusion dans mon logis !... Encore une fois, qui êtes-vous ? répéta-t-il en s'adressant au nouveau venu ; de quel droit pénétrez-vous ainsi chez moi ?

— Du droit qu'a tout voyageur de chercher un abri contre l'orage, répondit une voix mâle avec une intonation ironique.

Et l'inconnu, rejetant son manteau, laissa voir un homme de vingt-six à vingt-

huit ans, robuste et bien fait. Ses traits étaient encore d'une beauté singulière; mais ils semblaient porter la trace de violentes passions, et ils exprimaient je ne sais quoi de sombre et de railleur. Ses yeux noirs avaient un don merveilleux de fascination et pénétraient jusqu'à l'âme. Son costume, simple et de bon goût, annonçait un homme de condition en voyage.

## IV

### L'intrus.

En trouvant cet inconnu si peu différent des personnes qu'il voyait habituellement, le duc acheva de recouvrer son assurance. En revanche, la terreur de mademoiselle Duranci ne diminuait pas.

— Un voyageur! répéta Châtillon ; eh! morbleu! monsieur le voyageur, vous avez une manière fort peu courtoise de demander l'hospitalité!

— J'avais aperçu de loin cette fenêtre éclairée, et comme elle n'est pas très haute, j'ai trouvé plus court d'entrer par là que de chercher la porte de la maison, répliqua-t-on avec insouciance.

— Fort bien, monsieur, mais la facilité avec laquelle vous êtes monté jusqu'ici, pourrait donner la fantaisie d'essayer si vous descendriez de même.

Au lieu de répondre, l'inconnu s'avança d'un pas tranquille vers un fauteuil, où il s'assit. Cette action si simple déconcerta

un peu le duc ; cependant il dit d'un ton où la colère dominait :

— Voilà d'étranges façons ! Allez-vous donc vous établir contre ma volonté ? vous gênez et vous effrayez cette jeune dame... Si donc vous avez besoin d'un abri, allez le chercher en bas dans la salle basse avec mes gens, et que Dieu ou le diable vous conduise.

— Merci, répliqua le voyageur, toujours sans s'émouvoir ; ce n'est pas à vos gens, mais à vous, que je dois dire ce que je dirai... Quant à cette jeune dame, peut-être finira-t-elle par retrouver en moi une ancienne connaissance.

Il darda son regard de feu sur made-

moiselle Duranci, qui ressentit comme un choc électrique. Pâle, haletante, elle parut vouloir se cacher précipitamment dans les gazes de son transparent; puis, reculant peu à peu, elle saisit, par un mouvement désespéré, le loup de velours noir qui se trouvait sur le sofa, et s'en couvrit le visage. Bientôt elle tomba elle-même sur les coussins; la force l'abandonnait, mais sa main pressait encore convulsivement le masque contre sa figure.

Le duc avait vu avec un profond étonnement cette action inexplicable.

— Pourquoi mademoiselle Duranci veut-elle se dérober à notre admiration? reprit l'inconnu ironiquement; rejetez ce

masque inutile, mademoiselle ; vous savez bien qu'il ne saurait me tromper.

Toute frémissante elle obéit, et montra son visage blanc comme du marbre de Paros.

— Duranci, vous connaissez cet homme? s'écria le duc en courant à elle ; où l'avez-vous vu? D'où vient cette émotion que vous éprouvez en sa présence ? Qui est-il, enfin ?

— Le... le démon ! répondit la comédienne d'une voix à peine distincte.

Châtillon frappa du pied.

— Voyons, ma chère, revenez à vous

et répondez-moi d'une manière raisonnable ; je vous demande... Mais c'est à vous que je dois m'adresser, monsieur, poursuivit-il en se tournant vers l'intrus, qui demeurait calme et souriant. Qui êtes-vous ? Comment vous nommez-vous ?

— Je suis un voyageur égaré, et cette explication devrait vous suffire... Mais vous êtes libre de me prendre pour le personnage dont mademoiselle parlait tout à l'heure.

— Finissons cette sotte plaisanterie ! s'écria M. de Châtillon ; je crois fort peu aux spectres, je vous en avertis, et si vous ne répondez pas...

— Eh bien ? demanda l'inconnu.

Exaspéré, Châtillon tira son couteau de chasse et s'avança vers lui d'un air menaçant. La comédienne voulut parler, mais la voix expira sur ses lèvres, et elle ne put qu'étendre la main pour retenir le duc. En ce moment l'orage redoubla de violence; la pluie, le tonnerre et le vent faisaient rage. Le voyageur conserva sa majestueuse impassibilité :

— Il y a eu de vaillants guerriers dans l'illustre famille de Châtillon, dit-il avec un sourire amer, mais pas encore d'assassins !

Le duc jeta son arme au loin avec colère, puis il courut vers un angle de

la salle et tira précipitamment un cordon de sonnette. Aussitôt on entendit des pas lourds, et une portière se soulevant laissa voir deux hommes qui venaient de monter de l'étage inférieur par un escalier secret. L'un d'eux, d'une taille presque colossale, avait un costume moitié civil, moitié militaire; sa figure rude, basanée, portait la trace de plusieurs blessures reçues à la guerre. C'était le dragon Sans-Quartier, homme d'action s'il en fut, ne discutant jamais un ordre de son chef, et l'exécutant sans sourciller. L'autre, le garde Guillaume, était un vieux paysan poitevin, au regard futé, aux manières cauteleuses. Ces deux éminents personnages, après avoir passé la soirée à causer en vidant

des bouteilles, se trouvaient en ce moment tout à fait ivres.

Cependant ils s'efforçaient de faire bonne contenance en présence de leur maître. Sans-Quartier avait pris une posé militaire en attendant des ordres, et le garde imitait de son mieux l'attitude belliqueuse de son compagnon.

Mais le duc ne remarqua rien de tout cela; emporté par la colère, il s'écria, en désignant l'étranger par un geste énergique :

— Allons, vous autres, jetez-moi cet insolent dehors.

— Suffit, monsieur le duc, dit Sans-Quartier d'un ton bref.

— Ça y est tout de même, monseigneur, répliqua le garde avec l'accent du pays; par où donc qu'il a pu entrer celui-là?

Et tous les deux voulurent s'avancer pour obéir; mais, dès le premier pas, le garde parut comprendre l'impossibilité de marcher seul, et s'arrêta court. Sans-Quartier, plus fort contre l'ivresse, se dirigea, non sans broncher, vers l'inconnu, qui l'attendait avec insouciance. Quand le vieux dragon arriva près de lui, le voyageur se contenta de le regarder fixement; aussitôt Sans-Quartier devint blême, ses yeux avinés se torturèrent dans leurs orbites, et il s'arrêta en grommelant :

— Morbleu ! sacrebleu ! mille démons !...

— Qu'attends-tu donc ? s'écria le duc.

— Pas moyen... C'est lui, c'est bien lui !

— Qui, lui ?

— L'autre ; celui que j'ai tué... Cré mille bombes ! c'est drôle tout de même ; je lui avais fait avaler dix pouces de lame, et il les a digérés.

— Que diable me chantes-tu? Voyons, Sans-Quartier, obéiras-tu ?

— Je connais la consigne, monsieur le duc ; mais, puisque je vous dis que je l'ai déjà tué une fois... c'est pas la

règle, dans les dragons de la reine, de tuer deux fois le même paroissien. Celui-là est mort, je vous le garantis... S'il a l'air de vivre encore, c'est qu'il y a une anguille sous roche... Suffit! *motus!* je m'entends...

M. de Châtillon, habitué à la soumission passive du vieux soldat, fit un geste de rage; mais se calmant aussitôt :

— Allons, reprit-il, le vieux coquin est ivre à perdre la raison, et il ne sait plus ce qu'il dit. Va cuver ton vin, maudit ivrogne, et songe à mon cheval, car je compte bientôt rentrer au château.

— On y aura l'œil, monsieur.

Et Sans-Quartier se dirigea au pas

militaire vers la porte, avec autant de gravité, sinon de rectitude, que s'il eût défilé la parade devant le roi.

— Eh bien! toi, Guillaume, reprit le duc en s'adressant au garde, exécute mes ordres, et débarrasse-moi de ce... monsieur au plus vite.

— Je vas obéir à monseigneur, répliqua le paysan avec une voix fortement enrouée; pourquoi donc que je n'obéirais pas à monseigneur?

Et il avança par un effort désespéré. Ses jambes fléchissaient sous lui et s'enchevêtraient l'une dans l'autre; cependant il arriva tout en trébuchant jusqu'à l'inconnu; mais, après l'avoir envisagé,

il laissa tomber ses bras le long de son corps et se mit à rire.

— Morbleu! en finiras-tu? s'écria l'irascible duc.

Guillaume resta immobile et continua de sourire bêtement.

— Monseigneur veut plaisanter... c'est bien permis à monseigneur le duc... Mais je ne sommes pas aussi grossier que notre habit, oui-dà!

— Que veux-tu dire, imbécille? Ne m'as-tu pas compris? Je t'ordonne de prendre ce personnage par les épaules et de le jeter dehors.

— J'entends bien... c'est pour cela

que je dis comme ça que monseigneur veut rire... Monseigneur sait bien que celui-là est un bourgeois du pays!

— Un bourgeois du pays! Tu le connais donc?

Le paysan souriait toujours.

— Mais alors qui est-il? comment se nomme-t-il?

— Monseigneur le connaît mieux que moi.

— Mais non, je ne le connais pas, puisque je te demande son nom.

— Monseigneur veut s'amuser; ça lui est bien permis.

Tout voyageur qui, égaré dans une campagne solitaire, a reçu d'un paysan auquel il demandait son chemin des réponses analogues à celles que recevait le duc, sait avec quelle obstination le bon campagnard, en cas pareil, persiste dans son idée. Voyant qu'il ne tirerait rien de cet homme, dont l'ivresse augmentait encore la stupidité naturelle, M. de Châtillon ne put se contenir :

— Double brute! s'écria-t-il; ignoble croquant! ôte-toi de ma présence.

Et il poussa Guillaume afin d'activer sa retraite; il n'en fallait pas tant pour faire perdre l'équilibre à l'ivrogne, qui tomba lourdement, sans toutefois avoir grand

mal. Il essaya de se relever, mais il ne put y parvenir ; il se traîna vers l'escalier, où il disparut en bredouillant :

— Monseigneur... veut rire... c'est bien permis... à monseigneur... peut-être !

Pendant cette scène, l'inconnu avait conservé ce sourire dédaigneux qui semblait stéréotypé sur son visage.

— Palsambleu ! s'écria le duc hors de lui, je n'en aurai pas le démenti, et je ne souffrirai pas que l'on me brave.

Puis courant vers l'impassible étranger :

— Sortez, monsieur, continua-t-il, sortez à l'instant où je m'abaisserai jusqu'à châtier moi-même votre impudence.

Et il levait la main pour joindre l'action à la menace. Tout à coup mademoiselle Duranci, secouant enfin sa torpeur, s'élança vers le duc et lui retint le bras.

— Arrêtez ! s'écria-t-elle d'un ton suppliant; je vous en conjure, ne l'offensez pas.

— Laissez-moi; mademoiselle, mais pour que vous supportiez ses persécutions avec tant de patience, il faut que vous le connaissiez. Au nom de Dieu! qui est-il donc?

— J'ai cru le reconnaître d'abord, dit la comédienne avec effort, mais je me serai trompée sans doute. Je suis abusée par

une ressemblance étrange ou par une illusion surnaturelle. Celui que je pensais avoir retrouvé ne saurait être ici, dans cette province, dans ce lieu désert, à moins d'un miracle... Et puis avez-vous remarqué, monsieur le duc, que chacun de vos domestiques semblait voir dans votre hôte un personnage différent ? L'un reconnaissait les traits d'un homme qu'il avait tué en duel, l'autre le visage ami d'un gentilhomme du voisinage... Oh ! par pitié, veillez sur vos actions et sur vos paroles ; n'irritez pas celui qui est devant vous.

Le duc parut réfléchir..

— Ainsi donc, reprit-il avec une ironie forcée, à votre avis, le galant visiteur que voici est bien le spectre, le revenant, le

fantôme dont on parle tant dans les légendes de ma famille !

— Lui seul peut-être pourrait répondre à cette question, répliqua mademoiselle Duranci d'une voix étouffée.

L'étranger sortit enfin du silence méprisant qu'il avait gardé jusque-là.

— Je vais partir, duc de Châtillon, dit-il en se levant, et je vais vous délivrer de ma présence, bien que nous devions nous revoir. Ne vous inquiétez pas de ce que je puis être, mais souvenez-vous de mes paroles, parce qu'elles sont graves : vous allez commettre une grande faute, flétrir le nom que vous avez reçu pur de vos ancêtres. Vous allez sacrifier

l'ancienne illustration de votre famille à une femme indigne de vous, qui ne vous aime pas...

Duranci voulut protester.

— Vous ne l'aimez pas, vous ne l'avez jamais aimé, reprit l'inconnu avec une énergie qui obligea la comédienne à baisser les yeux.

Après un moment de silence, il poursuivit :

— Savez-vous quelle est cette femme dont la beauté vous aveugle, dont vous allez couvrir la honte avec votre noble écusson aux armes de France ? C'est une créature artificieuse, à l'âme sèche qui

sait feindre toutes les vertus, tous les dévoûments. Née dans la condition la plus infime, elle est dévorée d'ambition ; le désir de s'élever a tué dans son cœur les autres sentiments. Son apparente sagesse n'était qu'un calcul ; elle a médité jusqu'à ses fautes et ses entraînements. Vous croyez la dominer, pauvre insensé ; vous croyez être maître de son sort, et c'est elle, cette enfant au doux regard, à la main blanche, à l'air timide, qui vous irrite ou vous apaise à son gré, qui lâche la bride à vos passions fougueuses, ou qui les comprime pour vous conduire secrètement au but quelle a marqué. Son amour, dont vous êtes si fier, elle l'avait donné, avant de vous connaître, à un autre que vous...

— Fussiez-vous Satan en personne, interrompit impétueusement M. de Châtillon, je ne souffrirai pas que vous avanciez sans preuves de pareilles infamies.

— Des preuves! vous en aurez si vous persistez dans cette fatale pensée de mariage... Mais en attendant, regardez.

Et l'inconnu montrait Duranci qui, à demi couchée sur le sofa, se cachait le visage dans ses mains crispées. Le duc courut à elle :

— Mademoiselle, s'écria-t-il, c'est à vous de répondre... Un mot, un seul mot, et je vous croirai... Ce que l'on dit est-il vrai ?

La comédienne fit entendre quelques sons inarticulés.

— Répondez, vous dis-je, reprit Châtillon avec plus de force.

Il écarta brusquement les mains de mademoiselle Duranci ; mais elle demeura immobile, ses yeux étaient fermés, et sa tête venait de retomber inerte sur les coussins.

— Elle est évanouie, morte peut-être ! dit le duc hors de lui ; la frayeur, l'indignation sans doute a excédé ses forces... Mathurine, venez vite ! Mathurine, au secours !... Et vous, qui que vous soyez, poursuivit-il en s'adressant au voyageur, éloignez-vous, partez... Vous êtes un im-

posteur, et si vous ne vous éloignez pas, sur mon honneur de gentilhomme! je vous arracherai l'âme du corps.

Tout en parlant ainsi, il courait dans la chambre, agitait tous les cordons de sonnette, et répandait sur le visage de la comédienne des flacons d'eau de senteur. L'inconnu reprit :

— Vous ne me croyez pas, et pourtant mes paroles sont vraies... En voulez-vous une preuve? Écoutez, car ceci sera un signe pour vous... Aujourd'hui, à l'audience de midi, la grand'chambre du parlement a rendu son arrêt dans le procès que vous ont suscité les moines de Sainte-Épine. Cet arrêt est la ruine de votre famille, car

il vous condamne à payer au couvent une somme énorme, à moins que l'on ne retrouve un vieux parchemin perdu depuis longtemps. Une demi-heure après que ce jugement a été rendu, un courrier est parti de Paris à franc-étrier pour en apporter la nouvelle; ce courrier sera ici demain. Vous apprendrez alors que mes paroles n'étaient pas vaines. Jusque-là, Dieu veuille toucher votre cœur endurci!... Nous nous reverrons... Adieu!

Et le personnage mystérieux disparut par la fenêtre, comme il était venu.

Peu d'instants après, mademoiselle Duranci avait repris ses sens; étendue sur son lit de repos, les cheveux épars, dans un

désordre de toilette qui la rendait plus séduisante, elle disait languissamment au duc :

— Ah! mon ami, quel rêve affreux!... Est-il bien vrai que nous soyons seuls? Est-il bien vrai qu'il soit parti?

— Rassurez-vous, chère Duranci; mais d'où peut donc provenir cette frayeur inconcevable?

— François, de grâce, ayez pitié de moi; ne me demandez rien en ce moment. Bonté du ciel! pouvais-je penser que les morts sortiraient du tombeau pour me tourmenter?

—Les morts! Voyons, charmante, soyez

raisonnable... Persistez-vous à croire que cet inconnu était un spectre?

— Eh! que serait-ce donc? A sa vue, mes cheveux se dressaient sur ma tête, je frémissais, mon sang se glaçait dans mes veines; si je devais être soumise encore à cette épreuve, je n'y résisterais pas.

— Eh bien! alors, ce qu'a dit ce personnage surnaturel était vrai.

— Qu'a-t-il dit? Pardonnez-moi, cher duc; quand il était là, je ne voyais rien, je n'entendais rien, je croyais mourir.

— Il assure que vous ne m'aimez pas, et qu'un autre avant moi...

Une rougeur subite couvrit les traits

pâles de la comédienne. Elle détourna la tête.

— Il vaut mieux que vous pensiez cela, dit-elle d'une voix gémissante ; oui, je ne dois pas essayer de vous détromper, car notre séparation devenue nécessaire, indispensable, vous semblerait trop cruelle... Obéissez à cet être inconnu et terrible qui était là tout à l'heure, qui nous écoute peut-être encore, ajouta-t-elle en promenant autour d'elle un regard égaré, et oubliez-moi.

— C'est ce que je ne ferai pas, mademoiselle, repartit le duc avec une farouche énergie ; non, c'est ce que je ne ferai pas, si vous voulez répondre sincèrement

à ma demande; cette accusation est-elle fausse ou vraie?

Il sembla qu'il y eut dans l'esprit de la belle comédienne une lutte vive et rapide; elle était oppressée; sa bouche s'ouvrit et se referma plusieurs fois sans laisser s'échapper aucun son.

— Monsieur de Châtillon, reprit-elle avec effort, je ne puis affirmer ou contredire les paroles du génie protecteur de votre famille. C'est à vous de juger, d'après les preuves d'amour que je vous ai données, si j'ai pu vous tromper et feindre des sentiments que je n'éprouvais pas... Si vous décidiez contre moi, François, j'aurais le cœur déchiré, mais je trouve-

rais peut-être des consolations dans ma tendresse même.

— Je vous comprends, généreuse fille; vous craignez d'irriter cet esprit malfaisant en protestant de votre innocence, et d'un autre côté vous ne voulez pas me laisser de regrets dans le cas d'une séparation possible... Toujours le même rôle d'abnégation et de magnanimité! Eh bien! en retour, je vous montrerai une confiance entière. Chère Duranci, rien ne sera changé dans nos projets de demain!

— Quoi donc! vous persistez, malgré les menaces du spectre...

— Sachez, Duranci, que ni enfer ni ciel, ni démon, ni ange, ni mort, ni vivant,

ne m'empêchera d'accomplir ce que j'ai résolu! s'écria le duc avec exaltation.

Il fit quelques tours dans la chambre d'un air pensif. Enfin il se rapprocha de Duranci qui l'observait à la dérobée, sans rien dire.

— Allons, reprit-il, l'orage est fini, et il faut que je rentre au château... Ayez l'esprit en repos, ma toute belle. Je serais assez embarrassé, il est vrai, d'expliquer les actions et les paroles du personnage qui s'est introduit ici tout à l'heure; mais, j'en ai la conviction, il n'y a rien que de naturel dans cette affaire. Je soupçonne quelque machination de ma mère ou d'une de ses créatures pour traverser mes

projets... Je verrai, j'examinerai, et si l'on a prétendu me tromper par des jongleries... En attendant, ma charmante, je vais m'assurer que votre tranquillité ne sera plus troublée par des visites de ce genre. Adieu.

Il prit son manteau, baisa la comédienne sur le front, et sortit. Quelques moments après, on entendit le bruit des chevaux qui s'éloignaient.

Dès que mademoiselle Duranci se trouva seule, ses traits changèrent subitement d'expression.

— C'était lui ! dit-elle en respirant avec effort, c'était Dorante; son geste, son regard, ses expressions de haine, ne m'ont

laissé aucun doute c'était bien lui... Mais comment se trouve-t-il ici? Que me veut-il? Se venger de moi, m'enlever l'amour de ce seigneur fantasque? Il n'y parviendra pas. Le duc est trop aveuglé, et je suis sûre, en maniant avec habileté cette opiniâtreté soi-disant indomptable à laquelle il doit son surnom... Cependant ma sotte émotion, en revoyant Dorante, que je croyais mort, ou du moins caché dans quelque misérable bouge de Paris, a pensé tout perdre. Heureusement que cette ridicule histoire de revenant m'a permis de donner le change à M. de Châtillon. Mais que faire maintenant? Dorante reviendra sans doute à la charge; d'autre part, si la maréchale soupçonnait ma présence ici... Je suis entourée de dangers.

Mais n'importe! le but que je me suis marqué est trop beau pour que je recule. Encore un pas et je vais le toucher... Demain, je serai duchesse! Duchesse! moi qui ai vécu d'opprobre et de misère! Je risquerai, s'il le faut, ma liberté et ma vie pour être duchesse!

Et la comédienne était si absorbée par ses réflexions, qu'elle n'entendait pas Mathurine qui, après avoir soigneusement fermé les portes et les fenêtres, lui demandait ses ordres pour la troisième fois.

# V

## Sans-Quartier.

Le lendemain matin, à son lever, le duc de Châtillon avait le teint pâle et les yeux battus. A peine habillé, il fit appeler son factotum Sans-Quartier. Le vieux soldat ne tarda pas à se présenter, non pas en

se dandinant, l'air vainqueur, une main à sa moustache et l'autre sur sa hanche, comme à l'ordinaire, mais la mine allongée, l'oreille basse, avec l'apparence piteuse d'un vieux renard pris au piége. Il vint se placer devant son maître, qui, assis dans un fauteuil, son chapeau galonné d'or sur la tête et un jonc à la main, ne paraissait pas s'apercevoir de son arrivée, et il dit timidement :

— Présent! monsieur le duc.

Châtillon resta quelques moments encore plongé dans ses réflexions ; enfin il releva la tête et fronça le sourcil :

— Approche, drôle, dit-il.

Sans-Quartier fit trois pas et s'arrêta.

— Es-tu dégrisé ce matin ? demanda M. de Châtillon.

— Oui, monsieur le duc.

— Alors tu n'es plus lâche ?

Le vieux soldat gronda sourdement.

— Lâche ! grommela-t-il ; mille guerres du diable ! moi, lâche ? Les Hollandais savent ce qui en est.

— Et pourtant, hier au soir, tu as eu

peur?... A la vérité tu étais ivre, et ça change le caractère.

— Si je croyais cela, triple tonnerre! je me laisserais crever de soif. Le fait est, monsieur le duc, que j'avais la tête à l'envers. Voir comme ça devant moi un particulier que j'avais envoyé chez *Platon* avec une boutonnière au gosier...

— Mais es-tu bien sûr de l'avoir reconnu?

— Comment, milzieux! si je l'ai reconnu? On n'a pas la berlue, je pense, dans les dragons de la reine... D'ailleurs, hier au soir, pendant que vous n'y regar-

diez pas, il a écarté un peu son rabat, et m'a montré sans rien dire la cicatrice de mon coup d'épée.

— C'est incompréhensible, répliqua le duc tout pensif. Eh bien ! Sans-Quartier, comment se nommait cet homme... que tu as tué ?

— Ma foi je n'en sais rien, monsieur ; je vais vous narrer toute l'aventure. Il y a quelques années, j'avais eu congé du capitaine de ma compagnie, et j'étais allé me donner un peu de bon temps à la foire du Lendit, qui se tient tous les ans à Paris sur la route de Saint-Denis. J'avais bu çà et là dans les cabarets avec de bons

compagnons, j'avais molesté les bourgeois et je m'étais diverti comme un prince, quand le diable me pousse dans un tripot.

En un clin d'œil j'eus perdu quatre ou cinq petits écus qui garnissaient ma pochette. L'idée me vint de rosser le croupier, les joueurs; de casser les meubles et de jeter le tripot par la fenêtre; mais je ne me trouvai pas le plus fort, et c'est moi qui fus jeté à la porte avec forces gourmades que je rendais crânement, je dois le dire. Je voulais retourner à la foire pour ramasser le plus possible de mes camarades et revenir en nombre châtier mes fripons; mais cela n'eût pas rempli mon gousset vide, il me poussa une autre idée : c'était de racoler ceux qui m'avaient gagné mon

argent et d'en faire des soldats du roi, ce qui m'eût valu quelques écus d'un sergent recruteur de ma connaissance. J'avais remarqué parmi ces joueurs un beau garçon taillé tout exprès pour endosser la casaque. Vous avez pu voir par vous-même, monsieur le duc, que j'avais bien choisi.

— Quoi! c'était le cavalier d'hier au soir que tu voulais embaucher?

— Lui-même, sauf votre respect; cinq pieds huit pouces, larges épaules, haute mine, un dragon tout fait. Il n'avait pas alors son beau costume de gentilhomme, mais un pourpoint gris assez piètre, un chapeau sans panache, des bottes sans

éperons, un véritable équipage de cocardeau. Je le guettai à la porte du tripot et je l'accostai dès qu'il sortit. Il se montra, je l'avoue, assez bon diable, et quand je me plaignis à lui d'avoir été si rudement plumé, il m'offrit quelques consolations au cabaret. J'acceptai, comme vous pouvez croire, et je l'emmenai dans un cabaret à moi, une de ces maisons que nous appelons des *fours*, et desquelles les sergents recruteurs ne laissent jamais sortir un bon drille sans en avoir fait, de gré ou de force, un soldat de Sa Majesté. Mon ami le sergent s'y trouvait précisément; je le prévins d'un coup d'œil, et nous essayâmes, à qui mieux mieux, d'enjôler notre homme avec force promesses, beaucoup de pots de vin et quelques écus neufs,

selon l'usage. Le bourgeois ne paraissait pas mordre à l'hameçon ; nous nous escrimions de la langue et du geste, rien n'y pouvait. Enfin, il parla de s'en aller. Le sergent, aux trois quarts ivres, était incapable de s'y opposer ; mais je tenais à mon droit de racolage et je n'entendais pas raillerie Je pris le gaillard au collet, et je voulus l'obliger à signer son engagement ; il m'envoya tomber sur un tas de vaisselle. Je me relevai furieux et je mis l'épée à la main ; il tira la sienne et nous ferraillâmes un moment. Ma foi ! le bourgeois maniait joliment son arme ; mais un meuble le fit trébucher et mon fer lui traversa la gorge. Il essayait de crier, le sang l'étouffait. Le sergent, que cette aventure avait dégrisé, me cria : « Sauve-toi, Sans-

Quartier, il a son compte. » Je regardai, c'était bien vrai; l'homme ne bougeait plus. Alors je pris mes jambes à mon col, et je retournai tout d'une haleine à Versailles où se trouvait le régiment. Trois jours après, nous partîmes pour la Flandre, et je n'avais plus entendu parler ni du sergent ni de la recrue en question, quand hier au soir j'ai trouvé mon drôle dans la chambre de la demoiselle, sans pouvoir comprendre comment il y était venu.

— Eh parbleu ! tu ne l'avais pas tué ! dit le duc en haussant les épaules ; il n'était que blessé et il se sera guéri sans doute. »

Le vieux dragon se gratta l'oreille d'un air d'anxiété comique.

— Sauf votre respect, reprit-il, je m'arracherais la moustache que ce bourgeois était mort et très mort... Si j'avais pu croire le contraire, je l'aurais retué à notre dernière rencontre; mais s'il vous gêne, ce sera pour une autre fois.

Le duc ne l'écoutait plus.

— Sans-Quartier, demanda-t-il distraitement, es-tu allé à la maison du garde ce matin?

— Oui, monsieur le duc.

— Et as-tu vu ce vieil oison de Guillaume?

— Oui, monsieur le duc.

— Et que dit-il de sa sotte conduite d'hier au soir ? Guillaume, sans doute, ne pouvait reconnaître dans ce voyageur un homme qu'il a tué, car Guillaume n'a jamais tué que des loups et des sangliers.

— Voyez-vous, monsieur, le garde est un pauvre manant qui ne connaît rien à la manigance des choses... Ce matin je lui ai demandé pourquoi, lui, n'avait pas obéi à la consigne ; mais il ne se souvenait plus de rien.

— Châtillon rêva encore.

— Je m'y perds, dit-il enfin; mais attendons ce qui résultera de tout ceci... Sans-Quartier, poursuivit-il, as-tu vu la demoiselle ce matin?

— Elle allait et venait dans la maison comme une âme en peine; elle était aussi blanche qu'un lis, mais si jolie, si jolie...

— Écoute, tu as une revanche à prendre pour ta poltronnerie d'hier au soir. Tu vas aller te mettre en faction chez le garde, et tu ne laisseras entrer ni sortir personne qu'à bonnes enseignes, jusqu'à ce que tu m'aies vu.

— Suffit, monsieur le duc; mais si la

jeune dame elle-même avait la fantaisie...

— Tu lui diras que je la supplie de rester enfermée... Si une personne étrangère tentait d'approcher d'elle, fût-ce un revenant, fût-ce un démon, je compte sur toi... M'as-tu compris ?

— Parfaitement, monsieur ; et l'autre, celui d'hier, n'aura qu'à venir rôder de ce côté ; nous saurons pour le coup, s'il est de chair et d'os, je vous le promets.

En même temps il salua militairement et sortit, tandis que le duc se rendait chez sa mère.

La maréchale se trouvait en ce moment avec mademoiselle de Laferté-Champfort dans le salon aux deux cheminées. Cette pièce, si sombre la veille au soir, était éblouissante de lumière. L'orage de la nuit précédente avait nettoyé l'atmosphère, et le soleil pénétrait dans le salon par toutes les fenètres de la façade. Madame de Châtillon, installée devant une grande table, examinant de vieux papiers et de poudreux parchemins. Quant à Cécile, retirée dans l'embrâsure de la fenêtre où elle avait établi son observatoire, elle regardait, selon son habitude, du côté de la forêt.

Mademoiselle de Laferté-Champfort était revêtue ce jour-là d'une superbe robe

de taffetas bleu, et l'on pouvait croire que cette innocente coquetterie avait un but quelconque. Cependant la jeune fille ne parut pas d'abord remarquer l'arrivée de son parent; elle continuait à regarder la campagne avec une distraction affectée.

Le duc s'approcha de sa mère dont il baisa froidement la main. Après quelques compliments, il s'excusa de n'avoir pu la veille lui rendre ses devoirs sur ce que l'orage l'avait retenu au château de Blanchelande. A ce nom la maréchale secoua la tête avec tristesse :

— Mon fils, lui dit-elle, vous êtes maître de vos actions... est-il donc nécessaire de les excuser de cette manière?

Le duc sentit le reproche et ne répondit pas. Bientôt il s'approcha de Cécile qui chantonnait entre ses dents.

— Eh! bien, mademoiselle, lui dit-il, d'un ton familier, n'avez-vous rien à me dire ce matin?

Et il voulut l'embrasser. Mais Cécile recula d'un pas, lui fit une profonde révérence et vint s'asseoir en silence à côté de la maréchale. Châtillon fut un peu déconcerté par cet accueil auquel il n'était pas accoutumé.

— Oh! oh! mademoiselle, dit-il, que signifie une pareille bouderie? Aurais-je

encore marché sur la patte de votre chien ou brouillé votre laine à tapisserie, ce qui vous a causé les plus violentes colères où je vous aie vu jamais contre moi?

— Vous n'avez rien brouillé ni marché sur rien, monsieur, répliqua mademoiselle de Champfort en prenant son ouvrage; seulement il n'est plus convenable... je ne dois plus permettre...

— Voyez-vous, la petite prude! reprit le duc en souriant; mais, en vérité, mignonne, votre habit vous sied à ravir. Pour qui donc cette triomphante toilette?

— Madame la maréchale attend, je crois, des visites aujourd'hui.

— En effet, dit madame de Châtillon, peut-être la famille de Verneuil...

— Alors, c'est pour le petit marquis de Verneuil que notre chère Cécile s'est mise sous les armes... Un bel homme, vraiment, s'il savait que faire de ses yeux, de ses mains et de sa langue.

Cécile rougit jusqu'aux oreilles, et se détourna brusquement. M. de Châtillon revint vers la maréchale, qui semblait absorbée par ses paperasses.

— Vous semblez fort empêchée, madame, puis-je savoir pourquoi ?

— Il faut bien que je songe à vos affaires, François, puisque vous ne pouvez ou ne voulez vous en occuper vous-même... aussi je me vois obligée en ce moment de vous demander les clés de tous les meubles du château où peuvent se trouver des papiers de famille.

— Ces clés sont dans mon cabinet, madame, et vous en ferez l'usage qu'il vous plaira.

— Mon fidèle Claudin et son clerc sont depuis ce matin dans la tour qui sert à

enfermer nos archives. S'ils n'y trouvent pas ce qu'ils cherchent, il leur faudra continuer leurs perquisitions de pièce en pièce, de meuble en meuble, fouiller tous les coins de ce vieux château. Vous, mon fils, ne connaîtriez-vous pas quelque réduit secret où l'on aurait pu déposer des effets précieux ? Feu M. le maréchal, votre honoré père, a dû vous révéler l'existence de ces caches, dont la connaissance est réservée au chef de la famille de Châtillon.

— Vous oubliez, madame, combien j'étais jeune lors de la mort de mon père. Il existe, en effet, des caches semblables à celles dont vous parlez, mais je ne pourrais dire dans quelle partie de la maison.

Ce vieux gratte-papiers de Claudin, qui a passé sa vie dans votre manoir, doit être au courant de tout cela... Mais, puis-je vous demander, madame, quel est l'objet que vous cherchez avec tant de soin?

— Hélas! François, c'est toujours ce papier si important dans l'affaire de la créance privilégiée; ce papier dont la perte peut causer notre ruine!

Le duc regarda fixement sa mère.

— Je ne sais, madame, dit-il, d'un ton posé, si je dois croire une nouvelle qui m'a été donnée hier au soir; mais dans

ce cas vous prendriez une peine inutile, car notre procès serait déjà perdu.

— Perdu! s'écria la maréchale effrayée. Perdu, le procès contre l'abbaye de Sainte-Épine?... On vous a trompé, mon fils; le parlement de Paris ne peut encore avoir rendu son arrêt.

— Cet arrêt aurait été rendu hier, à midi, au Palais-de-Justice.

La maréchale soupira.

— Ah! Châtillon, Châtillon, dit-elle, pouvez-vous plaisanter sur un pareil sujet? Si l'arrêt avait été rendu hier, com-

ment le sauriez-vous ce matin? Nous sommes ici à plus de quatre-vingts lieues de Paris; un courrier fût-il parti aussitôt après la sentence du parlement, eût-il crevé vingt chevaux, ne saurait arriver avant ce soir.

— Et, pourtant, madame, cette nouvelle m'a été donnée pour positive. Je dois ajouter que le messager avait des allures singulières; si l'on croyait encore aux sorciers, aux magiciens, aux spectres, il aurait des droits à être rangé parmi ces gens-là.

— Un spectre! s'écria mademoiselle de Champfort en tressaillant, le spectre de Châtillon, peut-être?

Le duc ne répondit que par un sourire équivoque.

— Je crois rêver, dit la maréchale ; que cette chère Cécile ajoute foi à de telles choses, je me l'explique sans peine ; mais que vous, mon fils, un jeune homme, un militaire... Où donc avez-vous rencontré ce donneur d'avis ?

— Dans la forêt, la nuit dernière, vers minuit, au plus fort de l'orage.

Pendant cette conversation, le duc observait sa mère avec une extrême curiosité. Mais le visage de la maréchale

exprimait seulement un étonnement mêlé d'inquiétude.

— C'est à confondre la raison, dit-elle d'un ton qui ne pouvait laisser de doutes sur sa bonne foi. Eh bien, vous, mon fils, que pensez-vous de tout ceci?

— Je ne sais trop, madame; il y a des affronteurs si habiles! Mais, pour avoir une opinion bien précise sur cette affaire, il faudrait d'abord être certain que la nouvelle est d'une parfaite exactitude.

— Nous ne serons pas longtemps indécis sur ce point, dit la maréchale;

Claudin assurait tout à l'heure que les bénédictins de Paris devaient expédier un courrier à Sainte-Épine dès que l'arrêt du parlement serait connu; et nous saurons bientôt si l'on vous a dit vrai. Je n'ose espérer que Dieu veuille intervertir pour nous les lois de la nature, et pourtant jamais la maison de Châtillon n'eut autant besoin des secours d'en haut! Sans parler d'éventualités funestes que vous connaissez encore mieux que moi, mon fils, la perte de ce procès nous réduirait à la pauvreté; vous seriez obligé de vendre jusqu'à votre régiment, et moi-même je devrais me retirer dans un couvent.

Mademoiselle de Champfort fondit en larmes.

— Et moi, madame! s'écria-t-elle en se jetant au cou de la maréchale; et moi, ma bienfaitrice, ma seconde mère, oubliez-vous que j'ai aussi des terres et des châteaux? J'ai Rochegourde, j'ai Saint-Savin, j'ai Fontenailles, je vous les donne; vous y viendrez avec moi... Nous y vivrons ensemble, et... si monsieur... mon cousin... y consent... on trouvera bien quelque autre régiment à lui acheter.

Elle cacha son visage dans le sein de la maréchale, qui, souriant et pleurant à la fois de cette charmante naïveté, rendait à Cécile d'affectueuses caresses. Le duc lui-même parut ému.

— Vous êtes une aimable enfant, Cé-

cile lui dit-il, et je regrette quelquefois...

— Dites, que regrettez-vous, mon fils? demanda la maréchale avec vivacité.

Cette question rappela subitement au duc certaines révélations au sujet de mademoiselle de Laferté-Champfort.

— Je regrette seulement, reprit-il avec froideur, que tant de grâces et de beauté demeurent enfouies dans cette triste maison.

# VI

## Sans-Quartier (suite).

Il y eut un nouveau silence. Madame de Châtillon feuilletait machinalement ses paperasses, et Cécile s'était rapprochée de la fenêtre pour essuyer ses larmes. Le duc prit congé.

— Nous sommes toujours amis, n'est-il pas vrai, ma jolie cousine? demanda-t-il avec enjouement ; quelle que soit la faute inconnue dont j'aie pu me rendre coupable, je vous en demande humblement pardon. Allons, la paix est-elle faite?... Mais, que regardez-vous donc là avec tant d'attention, je vous prie?

Mademoiselle de Champfort indiqua du geste une partie éloignée de l'immense paysage que l'on dominait de cette hauteur. Sur la rivière, à égale distance du château et de l'abbaye de Sainte-Épine, s'élevait, comme nous le savons, le moulin banal de la seigneurie. A cinquante pas au-dessus de l'écluse de ce moulin, un câble, tendu entre les deux rives,

servait au passage d'un bac où voyageurs, bestiaux et chariots devaient s'embarquer pour atteindre le prolongement de la grande route qui traversait le bourg de Châtillon. C'était le point du rivage où l'on s'embarquait pour franchir la rivière que venait d'indiquer Cécile ; et la pureté de l'air, l'éclat du soleil permettaient de voir distinctement, malgré la distance, plusieurs cavaliers arrêtés au bord de l'eau, qui semblaient attendre le bac.

Mais le duc ne remarqua rien d'abord.

— Qu'est-ce donc? demanda-t-il gaîment; il faut si peu pour attirer l'atten-

tion d'une enfant et d'une campagnarde!

— Quoi! mon cousin, ne voyez-vous rien là-bas?

— Je vois le moulin qui tourne, le soleil qui poudroie et l'eau qui brillotte... Et à ce propos, vous souvenez-vous, Cécile, que ma mère, voulant un jour vous donner une leçon de blason, vous compariez l'écluse et la rivière à *une barre d'argent sur champ d'azur?*

— Vous avez, monsieur le duc, une mémoire cruelle, répliqua la jeune fille en rougissant; mais il ne s'agit pas de cela... N'apercevez-vous pas ces trois personnes qui entrent dans le bac avec leurs chevaux, et ne vous semble-t-il pas,

comme à moi, que l'une d'elles est une dame? On peut d'ici distinguer le masque de velours noir qui couvre son visage.

— En vérité, ma chère, vous devez avoir de bons yeux pour distinguer tant de choses; mais qu'y aurait-il d'étonnant que des voyageurs voulussent traverser la rivière?

— Rien, sinon que, venant du côté de la forêt, je ne saurais m'expliquer d'où ils peuvent être partis.

— Ils viennent de la forêt? demanda le duc avec plus de curiosité qu'il n'en avait montré jusque-là; en êtes-vous sûre?

— Très sûre ; je viens de les voir déboucher du chemin creux.

Le duc devint attentif; mais sa patience ne tarda pas à se lasser.

— Bah ! reprit-il avec insouciance, ce sont sans doute des gens du voisinage qui s'en retournent chez eux... Les voilà tous placés, et le bateau s'éloigne de la rive... Morbleu! petite cousine, il faut, comme nous, être abandonné de Dieu et des hommes dans cette solitude pour s'embarrasser de ce que font ou ne font pas des passants inconnus!

— En voici pourtant un que vous

connaissez, monsieur le duc, reprit Cécile ; c'est votre laquais Sans-Quartier.

— Sans-Quartier ! s'écria Châtillon.

Et il courut de nouveau vers la fenêtre. Un autre cavalier venait, en effet, de sortir du chemin creux, et s'avançait au grand galop vers l'endroit où les voyageurs s'étaient embarqués. Mais ils étaient déjà loin du bord, et la bande bleue qui les séparait du rivage s'élargissait rapidement. Le cavalier fit halte et parut intimer au batelier l'ordre de revenir sur ses pas, comme on en jugeait à sa pantomime animée. Mais le passeur, soit qu'il crût sa barque suffisamment char-

gée, soit qu'on le menaçât d'autre part pour l'empêcher d'obéir à cette injonction, continua de ramer, laissant le nouveau venu se démener comme un possédé sur la grève.

— Douterez-vous maintenant? reprit mademoiselle de Champfort, qui prenait un vif intérêt à cette scène; et votre cheval blanc, ne le reconnaissez-vous pas aussi?

— Il y a bien des chevaux blancs dans le pays, répéta distraitement le duc; cependant celui-ci a une légèreté peu commune.

— Mais la casaque rouge de votre valet,

reprit celui-ci... croyez-vous qu'il y en ait une autre dans le voisinage ?

— Oui, oui, c'est bien Sans-Quartier, reprit M. de Châtillon avec une anxiété croissante ; comment se trouve-t-il là ? Que fait-il ? que veut-il donc ?

Pendant cette conversation, le cavalier du rivage n'était pas resté inactif. Voyant que ses avis n'étaient pas écoutés et que le bateau s'éloignait toujours, il prit un pistolet dans ses fontes et tira sur les voyageurs. On ne pouvait, à cette distance, entendre le bruit du coup, mais un léger flocon de fumée qui se joua un moment à la surface de la rivière trahit cet acte de

violence. Sans en attendre le résultat, le cavalier poussa son cheval dans l'eau, et l'animal se mit à nager avec vigueur pour atteindre le bac, qui allait toucher le rivage opposé.

Le duc montrait une agitation extraordinaire.

— Ceci est inconcevable ! murmurait-il; est-ce que cette femme masquée serait... Mais non, c'est absurde, c'est impossible ! Comment Sans-Quartier aurait-il ainsi contrevenu à mes ordres formels ?... Il faut que j'aille m'assurer de ce qui se passe... Si quelqu'un m'a trahi, je me vengerai !... Un cheval, un cheval !

Cécile et la maréchale, qui s'était approchée en voyant le duc s'animer, tentèrent de le retenir.

— Laissez-moi, dit-il brusquement.

Et il s'élança hors du salon. Les deux dames étaient très effrayées, quoique l'une et l'autre eussent été fort embarrassées de dire nettement pourquoi. La maréchale ordonnait à ses gens de courir après son fils et de le retenir malgré lui.

Cécile était revenue prendre sa place à la fenêtre.

Mais à peine eut-elle jeté un regard vers la rivière, qu'elle poussa un cri déchirant et se couvrit les yeux. Elle venait de voir Sans-Quartier, ou du moins le cavalier qu'elle avait pris pour lui, entraîné par la violence du courant vers la chute d'eau où l'attendait une mort certaine, tandis que les trois autres voyageurs, après avoir débarqué, s'enfuyaient au loin sur la route poudreuse.

Elle n'avait pas eu le temps de se remettre de cette terrible impression, quand elle entendit le duc sortir à cheval de la grande cour.

— Arrêtez ! s'écria-t-elle d'une voix dé-

faillante, vous arriverez trop tard ; il est perdu...

Mais on ne l'écoutait pas, et l'on disparut comme un tourbillon.

## VII

### La poursuite.

Une circonstance eût dû rassurer la maréchale et mademoiselle de Laferté-Champfort sur les suites possibles de ce départ précipité ; c'était que le duc n'avait pas pris la route de la rivière, mais s'enfon-

çait dans la grande avenue de la forêt. Le cheval dévorait l'espace, et comme un épais gazon couvrait le sol, il glissait sans bruit à travers le feuillage. Mais M. de Châtillon ne tarda pas à quitter cette voie principale pour suivre les allées secondaires conduisant au pavillon de chasse, dans la partie la plus fourrée et la plus solitaire du bois. Ces allées, étroites et sombres, présentaient à chaque instant des obstacles inattendus. Tantôt une ronce luxuriante projetait ses guirlandes sur le chemin; tantôt un houx embarrassait le passage de ces chausse-trapes épineuses, ou bien une branche basse menaçait de désarçonner le cavalier. Force fut donc au duc, malgré son impatience, de ralentir le pas de sa monture, le besoin d'arriver

vite devant passer après celui d'arriver.

En ce moment les idées les plus confuses bouillonnaient dans son cerveau. Était-ce bien sa chère Duranci qu'il venait de voir dans le bac en compagnie de deux inconnus? La présence et l'attitude de Sans-Quartier semblaient le prouver. Mais, d'autre part, comment la comédienne s'était-elle décidée à quitter sa retraite pour suivre ces gens? Où allait-elle? Et si on l'avait arrachée par violence de la maison du garde, qui avait été assez hardi pour diriger cette entreprise? Châtillon, l'imagination frappée d'une idée dominante, croyait voir encore dans cette aventure l'action du personnage mystérieux de la

nuit précédente. Un incident nouveau vint ajouter au trouble de son esprit.

Il longeait une allée qui s'étendait à perte de vue sous une voûte compacte de chênes et de coudriers ; de distance en distance seulement, des éclaircies du feuillage laissaient passer un rayon de soleil. Or, le duc, levant les yeux par hasard, aperçut à cent pas de lui, dans une de ces places éblouissantes de lumière dorée, une grande figure qui semblait lui barrer le chemin. Involontairement il retint la bride de son cheval et devint attentif. Cette forme humaine restait immobile, et grâce aux rayons solaires qui, dans l'éloignement, formaient autour d'elle comme une auréole, le duc reconnut les traits nobles,

le manteau flottant, l'attitude imposante du visiteur de la veille.

En dépit de lui-même, un léger frisson parcourut ses membres; mais cette impression passa rapidement, et il continua d'avancer. De moment en moment l'homme au manteau devenait plus reconnaissable, et déjà le duc s'apprêtait à lui adresser la parole, quand cet être énigmatique fit quelques pas lentement et s'effaça derrière un massif de feuillage. Moins d'une minute après, Châtillon arrivait à la place où s'était montrée l'apparition; mais tout était calme, silencieux, et il ne vit qu'une touffe d'herbes de couleur sombre faiblement agitée par le vent.

Le duc s'engagea dans une autre allée. Quelle fut sa surprise quand, au bout d'un moment, il aperçut encore devant lui, à la même distance et dans les mêmes conditions de lumière que la première fois, le même personnage immobile, avec son grand manteau, son chapeau à larges bords et son regard de feu ?

M. de Chatillon, les dents serrées, se précipita en avant, au risque de rouler dans un ravin avec sa monture ; il voulait à tout prix atteindre cet être bizarre qui semblait prendre plaisir à le tourmenter. Mais cette nouvelle tentative n'eut encore aucun succès. Comme il arrivait à vingt pas de l'inconnu, celui-ci sembla se

confondre avec un buisson voisin et disparut sans laisser de traces.

Le duc n'avait pas le temps de réfléchir à la singularité de cette aventure ; à la vérité, il n'était pas impossible à une personne connaissant parfaitement les sentiers de la forêt de se trouver ainsi plusieurs fois de suite sur le passage qui seul était praticable pour les chevaux. Mais quel eut été le but d'une pareille manœuvre? Châtillon n'essaya pas de le deviner.

Enfin l'apparition se montra non loin de la maison du garde ; mais l'avenue maintenant était large, droite ; aucun obstacle ne s'opposait à la course du cheval,

rien ne gênait l'œil du cavalier. L'inconnu conservait son attitude calme au milieu de la route : seulement il tenait à la main un objet blanc qu'il semblait montrer avec affectation. Le duc murmura d'un ton de rage :

— Mordieu ! je saurai la cause de cette persécution !

Et il déchira les flancs de sa monture avec ses éperons ; le pauvre animal hennit de douleur et partit comme le vent. On les laissa venir à la même distance qu'auparavant ; alors, après avoir déposé ostensiblement sur une pierre l'objet qu'on tenait à la main, on s'avança vers un taillis où il

était impossible de pénétrer à cheval.

Mais le duc avait prévu le cas; expert en équitation, il s'arrêta court, et dégageant ses pieds des étriers, il sauta lestement à terre. L'étranger ne s'alarma pas de cette démonstration menaçante; il se retourna, désigna par un geste silencieux l'objet déposé sur la pierre, et rentra dans le taillis, en jetant à Châtillon un regard si profond, si pénétrant, que le duc demeura comme pétrifié.

Toutefois, ceite impression dura seulement quelques secondes, et il ne tarda pas à secouer le charme qui agissait sur lui. Honteux de son inaction, il voulut répa-

rer sa faute ; il était trop tard, le pan du manteau de son persécuteur venait de disparaître derrière une touffe d'églantiers.

Il ne put retenir une exclamation de fureur contre lui-même ; mais aussitôt son regard tomba sur le présent qu'on semblait lui avoir destiné, et il s'approcha pour s'en emparer.

C'était un petit paquet de papiers sans suscription d'aucune espèce. Il allait en rompre l'enveloppe, quand son attention fut détournée par l'arrivée du garde Guillaume et de Mathurine. Le père et la fille avaient aperçu leur maître du seuil de la maison, et ils accouraient vers lui, les

traits bouleversés, les yeux pleins de larmes.

— Ah! mon bon seigneur, pardonnez-moi... ce n'est pas ma faute, je vous le jure, s'écriait Guillaume.

— Ne nous tuez pas, cher seigneur de mon âme! disait Mathurine.

Châtillon comprit aussitôt de quoi il s'agissait :

— Misérables! s'écria-t-il, où est la dame dont je vous avais confié la garde?

— Ah! monseigneur, vous voyez bien

que vous le savez mieux que nous! dit Guillaume.

— Les gentilshommes avaient des épées, poursuivit Mathurine, et ils voulaient nous tuer. La jolie dame pleurait, mais elle est montée sur un cheval et ils l'ont emmenée.

— Indignes serviteurs, ne pouviez-vous la défendre? Et Sans-Quartier où est-il?

— Il est arrivé au moment où les gentishommes venaient de partir avec la dame, et il les a suivis.

— Plus de doute alors, ce sont eux que

j'ai vus là-bas au passage du bac... ils ne peuvent être loin... je les rejoindrai facilement... Laissez-moi, méchantes gens ; plus tard, vous me rendrez compte de votre conduite.

En même temps il avait glissé le paquet dans sa poche et avait sauté en selle.

— Monseigneur, je vous jure...

— Place ! interrompit rudement le duc.

Et il lança son cheval dans le chemin creux qui conduisait à la rivière, sans écouter le père et la fille qui continuaient

à pousser vers lui des cris de miséricorde.

— Fille, dit le garde quand il fut loin, m'est avis que monseigneur va se faire un vilain parti s'il rencontre les autres là-bas...

— Tiens, tiens, dit Mathurine d'un ton sournois, laisse-le faire ; car s'il revenait intact, le mauvais parti serait pour nous.

— Mais, ma fille, c'est notre seigneur pas moins ?

— Raison de plus, répliqua Mathurine.

Le duc regrettait d'avoir perdu un temps

précieux dont les fugitifs avaient dû profiter pour gagner du terrain. Néanmoins, il conservait l'espoir de les atteindre, s'il n'était pas trop retardé au passage du bac. Ses craintes à ce sujet ne se trouvèrent pas fondées; quand il atteignit le lieu de l'embarquement, le bateau touchait le rivage; le batelier, assis sur son banc, les yeux tournés vers le bord opposé, semblait attendre de nouveaux passagers.

En un instant M. de Châtillon eut mis pied à terre et fait entrer son cheval dans le bac; puis il dit au passeur qui, en le reconnaissant, s'était levé frappé d'étonnement et de respect.

— Au large et vite! si tu ne veux pas avoir les os rompus.

Le pauvre batelier n'avait pas besoin de ces menaces pour déployer son activité ; il se mit à jouer des rames avec une ardeur extraordinaire. Bientôt M. de Châtillon demanda sèchement :

— Tu as conduit tout à l'heure une dame et deux cavaliers ; qu'as-tu remarqué à leur sujet ?

— J'ai remarqué, monseigneur, que le chef a refusé de payer mon droit de passage, parce que, disait-il, il s'agissait du service du roi.

— Le service du roi ! répéta le duc avec

une extrême surprise; me serais-je trompé?... Mais, dis-moi, as-tu vu le visage de la dame?

— Elle était masquée, monseigneur, et par ainsi je ne pouvais l'examiner... mais elle a soulevé plusieurs fois son masque pour essuyer ses yeux.

— Elle pleurait!... Et que disaient les cavaliers?

— Rien, monseigneur; seulement quand M. Sans-Quartier est arrivé là-bas sur la grève et m'a donné l'ordre de venir le prendre, l'un d'eux a juré que si j'obéissais

il me casserait la tête. Un pauvre homme est bien embarrassé ! C'est alors que M. Sans-Quartier a tiré un coup de pistolet sur moi et que le malheur est arrivé...

— Quel malheur, butor ?

— C'est juste, monseigneur ne sait pas...

Donc, M. Sans-Quartier impatienté a poussé son cheval dans l'eau, mais le courant l'a emporté par-dessus l'écluse du moulin et il s'est noyé.

— Qui donc ? mon pauvre Sans-Quartier ?

— Non, monseigneur; mais votre beau cheval blanc; ces gens là-bas sont occupés à en chercher le corps.

Et il désignait, en aval de l'écluse, des hommes qui sondaient le courant au moyen de grandes perches.

— Bon! ce n'est qu'un cheval! dit le duc avec philosophie. Et Sans-Quartier, qu'est-il devenu?

— Il a eu la chance de saisir le câble du bac au moment où le courant entraînait sa bête; arrivé à terre il n'a pas voulu tarder à suivre les voyageurs.

— Je le connais à ce trait... et quel chemin a-t-il pris?

— Celui qui est devant vous, monseigneur; il n'y en a pas d'autre : la grand' route de Tours.

Pendant cette conversation, le bateau avait atteint la rive opposée. Le duc sauta sur son cheval et partit.

La route était montante, poudreuse, et un ardent soleil brûlait la campagne; cependant Châtillon ne cessait de presser son généreux coursier du fouet et de l'éperon. Au bout de dix minutes, il aperçut

devant lui un piéton qui suivait la même direction ; c'était Sans-Quartier.

Le vieux soldat se trouvait en fort piteux équipage ; il avait laissé son chapeau dans la rivière et ses cheveux gris étaient collés contre ses tempes. Ses vêtements ruisselaient d'eau ; ses bottes de buffle faisaient entendre à chaque pas un clapottement qui trahissait dans l'intérieur une large provision de liquide. Malgré tout cela il marchait la tête haute et d'un pas assuré.

— Sans-Quartier, dit le duc quand ils furent côte à côte, tu es un bon drille. Mais où sont-ils maintenant ?

En apercevant M. de Châtillon, le soldat avait pris la pose militaire.

— A un quart de lieue d'ici, monsieur, répondit-il, je viens de les voir disparaître derrière cette hauteur ; sans doute ils ne peuvent aller bien vite à cause de la jeune dame... Si donc vous voulez mettre votre cheval au trot, je vous suivrai, et nous les atteindrons bientôt pour leur frotter les oreilles, sauf votre respect.

— Toi ! me suivre dans l'état où tu es ? dit M. de Châtillon. Es-tu fou, vieux diable ? Va m'attendre là-bas au cabaret, à côté du moulin ; tu te sècheras l'intérieur et l'extérieur comme tu l'entendras, et

je te donnerai mes ordres a mon retour.

Il voulut poursuivre sa route; mais Sans-Quartier fit de si grandes enjambées qu'il ne tarda pas à le rejoindre.

— Avec votre permission, monsieur le duc, dit-il d'un ton délibéré, je ne vous laisserai pas aller seul... Ils sont deux, et la partie ne serait pas égale.

— Comment, coquin, un colonel des dragons de la reine ne saurait-il mettre deux compagnons à la raison ?

— Je sais que quatre ne vous effraye-

raient pas ; mais ayez un peu de patience. Nous regagnerons le temps perdu, je vous le promets. Il m'est venu une idée... Eh ! pardieu! voici mon affaire; vous allez voir.

Avant que M. de Châtillon eût pu comprendre son dessein, le soldat avait placé le cheval de son maître en travers de la route, assez étroite en cet endroit; en même temps il tira son sabre.

Depuis quelques minutes on entendait au loin un bruit de grelots. Tout à coup, au détour de la route, apparut un voyageur, qui arrivait bon train. Cet homme, équipé en courrier, portait au cou une

espèce de havre-sac contenant des dépèches; le cheval était évidemment un cheval de poste. L'un et l'autre, couverts de sueur et de poussière, paraissaient rendus de fatigue.

Le courrier, à la vue de ces gens qui barraient la route, fit claquer son fouet pour qu'on lui livrât passage. Mais Sans-Quartier n'eut garde de bouger.

— Halte ! cria-t-il dès qu'on fut à portée de la voix; pied à terre, maraud, j'ai besoin de ton bidet pour un quart d'heure... Allons, pied à terre, ou je te ferai descendre plus rudement que tu ne voudras.

Le courrier s'arrêta intimidé.

— Messieurs, dit-il, je vous supplie de ne pas me retarder ; j'arrive directement de Paris, et depuis vingt-quatre heures je n'ai pas quitté la selle. Je suis porteur de nouvelles importantes pour l'abbé du couvent que vous apercevez là-bas, et cet abbé, je crois, est le seigneur du pays. Si donc vous en agissiez mal envers moi, vous vous exposeriez...

— Le seigneur du pays, coquin ! interrompit Sans-Quartier, il n'y a d'autre seigneur de ce pays que monseigneur de Châtillon, ici présent, qui a besoin de ta rosse poussive. Tu es à deux pas de cette

méchante niche à moines, et un peu d'exercice à pied te délassera. Allons, obéis, ou tu verras beau jeu!

Ainsi pressé, le pauvre courrier descendit péniblement de son cheval, dont Sans-Quartier prit aussitôt possession.

— Si vraiment je suis en présence de M. de Châtillon, dit le messager en lançant un regard moitié craintif, moitié irrité sur le duc, il aura peut-être bientôt à se repentir d'avoir maltraité un serviteur de l'abbé de Sainte-Épine.

— Que veux-tu dire, drôle, demanda Châtillon, prétendrais-tu me menacer?

— Par moi-même je ne suis rien, monsieur, rien qu'un homme inoffensif, incapable de se défendre; mais cette insulte retombe sur des gens plus puissants que moi, et ils sauront bien vous en demander compte.

Il fut heureux pour le messager que cette dernière partie de son observation eût été imparfaitement entendue, car elle eût pu lui valoir bon nombre de coups de fouet et de plat de sabre. Mais le duc et son compagnon s'étaient déjà remis en route, laissant le désolé courrier se diriger en clopinant vers le bac.

— C'est là, sans doute, pensait Châtil-

lon, ce messager dont on parlait la nuit dernière; et, à son insolence, on peut deviner de quelles nouvelles il est chargé pour ces moines maudits... Mais il n'importe, chaque chose aura son tour!

En arrivant au sommet de la hauteur, Sans-Quartier, désigna trois voyageurs qui se montraient dans l'éloignement comme des points noirs sur la route grise.

— Ce sont eux... les voici! dit-il avec satisfaction.

La vue de ceux qu'il poursuivait parut donner au duc une nouvelle ardeur, et il

fouetta sa monture. Le noble animal, reposé par les haltes qu'il venait de faire, se prêta volontiers à l'impatience de son maître; mais le chétif bidet de poste, épuisé par une longue traite, ne pouvait aller aussi vite, si bien que le duc laissa bientôt son fidèle écuyer à une grande distance derrière lui.

Peu à peu, les trois voyageurs qu'on avait d'abord aperçus comme des points noirs, devinrent plus visibles. Ils marchaient de front, la dame au milieu. Les cavaliers avaient de grands manteaux que surmontaient des chapeaux galonnés. La dame, à cette époque où les robes-amazones et la mode actuelle pour les femmes

de monter à cheval n'étaient pas connues en France, était assise sur la selle, ses deux pieds posés sur une planchette qui servait d'étrier ; on appelait cette manière de chevaucher, *aller à la planchette*. La voyageuse était toujours masquée, et une espèce de mantille cachait sa chère Duranci.

Les cavaliers inconnus retournaient fréquemment la tête et semblaient presser leurs chevaux de toutes leurs forces ; mais ils n'étaient pas montés comme le seigneur de Châtillon, qui gagnait continuellement sur eux. Bientôt même il fut à portée de la voix et leur cria d'arrêter.

Ils ne se rendirent pas à cette invitation;

cependant, tandis que l'un d'eux continuait d'avancer avec la dame, l'autre ralentissait le pas et formait l'arrière-garde. Quand celui-ci fut rejoint par le duc, il fit halte tout à coup au milieu de la route et tira de ses fontes un pistolet.

— Que voulez-vous, monsieur? dit-il d'un ton résolu.

— Vous allez le savoir, répliqua Châtillon.

— Prenez garde, reprit l'inconnu, à qui la présence d'un homme de qualité, aux allures hardies, imposait une certaine

réserve, j'exécute en ce moment les ordres du roi.

— Et quels diables d'ordres le roi peut-il donner à des coquins de votre sorte?

Le cavalier entr'ouvrit son manteau et laissa voir l'uniforme dont il était revêtu.

— Monsieur, dit-il froidement, je ne suis pas un coquin, mais un exempt au service de Sa Majesté.

— Et moi, monsieur l'exempt, je suis François de Châtillon, duc et pair du royaume.

Et le duc voulut passer outre.

— Monsieur, dit l'exempt en saluant avec politesse, vous ne prétendez pas vous opposer, je l'espère, à ce que j'accomplisse mon mandat ?

— Il s'agit d'abord de savoir en quoi ce mandat consiste.

— En vertu d'une lettre de cachet dont je suis porteur, je dois conduire en lieu de sûreté la dame que vous voyez à quelques pas d'ici.

Le duc manifesta la plus grande surprise.

— Encore cette lettre de cachet! murmura-t-il; qui se serait attendu dans cette province reculée... Mais il doit y avoir quelque erreur là-dessous. Eh bien, monsieur l'exempt, comment s'appelle la dame que vous êtes chargé d'arrêter?

— C'est une comédienne du nom de Duranci. La nuit dernière, M. le prévôt de Poitiers, sur un avis qui lui est arrivé je ne sais d'où, m'a fait venir et m'a commandé de partir sur-le-champ avec mon compagnon pour appréhender au corps ladite dame. Il m'a fourni les renseignements les plus précis sur la route que j'avais à suivre et sur l'endroit où je devais trouver la personne en question.

Nous nous sommes mis en marche sur-le-champ et nous avons avons exécuté les ordres de Sa Majesté.

## VIII

### La poursuite (suite).

Le duc avait écouté attentivement ces explications.

— N'est-ce pas une fatalité, pensait-il ; une retraite si bien cachée !... Quel est donc le mauvais génie qui ruine ainsi mes projets ?

— Morbleu! monsieur, reprit-il tout haut, Sa Majesté a parfois de fort vilains ordres à faire exécuter, et, malgré mon respect pour elle, je ne souffrirai pas que vous exécutiez ceux-ci. Remettez donc votre prisonnière entre mes mains, ou je saurai vous l'arracher de force.

En même temps il tira son épée.

— Monsieur le duc, dit l'exempt avec fermeté, je serais fort marri d'employer mes armes contre un aussi grand seigneur que vous; j'ai servi jadis en Allemagne sous les ordres de M. le maréchal, votre père, et ce serait à mon corps défendant que j'en viendrais envers vous aux der-

nières extrémités, mais je dois remplir mon devoir. D'ailleurs, considérez, je vous prie, que si vous veniez à bout de votre dessein malgré moi, vous vous mettriez dans de grands embarras, car le roi serait fort mécontent en apprenant quel mépris vous avez de ses volontés.

Ces représentations fort justes, devaient inspirer des réflexions. On n'était plus au temps du cardinal de Richelieu, où toute résistance au pouvoir était punie de mort; cependant Louis XIV, quoique moins sanguinaire, ne se montrait guère moins jaloux de son autorité, et une pareille affaire pouvait avoir des suites fâcheuses.

M. de Châtillon éprouvait donc une hésitation fort naturelle, quand la Duranci, qui s'était arrrêtée à quelque distance malgré son gardien, ôta son masque et s'écria d'un ton suppliant :

— Ah ! monsieur le duc, ne viendrez-vous pas à mon secours ?

Cet appel étouffa les scrupules du gentilhomme.

— Allons, c'est assez de paroles, dit-il vivement ; une personne qui se trouvait chez moi et qui m'intéresse au plus haut point, ne deviendra pas ainsi laproie d'un sergent et de son recors. Place donc, où,

de par le diable! je vais, monsieur l'exempt, prendre la mesure de vos épaules avec le plat de mon épée.

— Je suis soldat, monsieur le duc, et vous pouvez employer la pointe; mais à mon tour, puisque vous m'y obligez, je ferai respecter le service du roi.

Et il arma son pistolet.

— Comment, drôle, s'écria Châtillon les yeux étincelants, oserais-tu tirer sur moi?

— Je me défendrai, monseigneur.

Les menaces éveillaient toujours l'indomptable opiniâtreté du duc. Il allait fondre sur l'exempt, quand il fut prévenu.

Une espèce de fantôme s'élança brusquement entre les deux adversaires. L'officier de police, qui ne s'attendait pas à cette attaque, fut renversé du choc, e tson pistolet partit dans sa chute, heureusement sans blesser personne. Ce secours inespéré venait de Sans-Quartier; à force d'aiguillonner le pauvre cheval de poste, le dragon avait fini par lui faire prendre le mors aux dents, et avait exécuté presque sans le vouloir, cette charge brillante. En voyant leur principal ennemi par terre, le maître et le valet ne songèrent plus à lui et coururent vers la

prisonnière. L'autre gardien venait de l'abandonner et s'enfuyait de toute sa vitesse.

Le duc reçut dans ses bras la belle éplorée, qui lui disait :

— Ah ! François, je savais bien que vous viendriez à mon secours ! Je vous en conjure, ne m'abandonnez pas, ne souffrez pas qu'on me mène en prison !

Elle était si effrayée, si tremblante qu'elle se soutenait à peine. M. de Châtillon la conduisit à l'ombre d'un vieux châtaignier qui bordait le chemin et la fit asseoir en

l'engageant avec les paroles les plus affectueuses à se calmer.

Pendant ce temps, Sans-Quartier était retourné vers le cavalier renversé, comme un vainqueur généreux qui va relever les blessés ennemis après la bataille. Le malheureux exempt tout froissé de sa chute, venait de se remettre debout à grand'-peine ; le vieux soldat l'aborda en goguenardant, mais dès qu'ils eurent échangé quelques mots, sa figure se rembrunit et sa gaîté tomba tout à coup. Cependant il aida le vaincu à se hisser sur la selle, puis chacun d'eux fit un salut bref et ils se séparèrent. L'officier s'enveloppa de son manteau, jeta un regard irrité sur M. de Châtillon et alla rejoindre son camarade.

La comédienne commençait enfin à dominer son émotion ; la rougeur revenait sur ses joues. Sans-Quartier s'approcha d'un air gauche et embarrassé.

— Ils sont partis, dit-il, mais je parierais un chapeau neuf pour remplacer celui qui est resté au fond de la rivière, que nous les reverrons avant les vendanges prochaines. C'était vraiment un officier de Sa Majesté qui était là tout à l'heure, et il portait un ordre en règle, à ce qu'il paraît. Or, on ne gagne rien à désobéir au roi et à malmener ceux qui le servent.

— Allons donc, vieux maroufle, dit

M. de Châtillon, vas-tu devenir raisonneur, à ton âge? que t'importe cela?

— Je ne pense pas à moi, monsieur; mais si l'on venait à se fâcher tout de bon, là-bas à Versailles... Enfin vous savez mieux que personne ce qui convient... Le plus pressé maintenant est de cacher cette jeune demoiselle, car les exempts, j'imagine, vont chercher du renfort dans le voisinage, et ils reviendront bientôt avec la maréchaussée, les archers de la prévôté, le diable et son train.

— Oui, oui, sauvez-moi! s'écria mademoiselle Duranci en se levant précipitamment; ils vont venir... Partons.

— Bah! nous avons tout notre temps, dit le duc en l'obligeant doucement à se rasseoir.

Et il prit lui-même place sur l'herbe à côté d'elle, tandis que Sans-Quartier se retirait à quelques pas pour veiller aux chevaux.

— Le fait est, ma charmante, poursuivit le duc avec un enjouement affecté, que je ne sais bonnement où vous conduire, car il ne serait pas prudent, je pense, de retourner à la maison du garde.

— Vous avez raison ; c'est là qu'ils me chercheront d'abord. Dorante, le visiteur

de la nuit dernière, leur a montré ma retraite. Je l'ai vu ce matin, à travers le rideau de ma fenêtre, quand il indiquait du doigt aux exemps la chambre où j'étais...

— Ah! ah! dit le duc avec intérêt, vous avez revu l'homme de la nuit dernière, et il s'appelle Dorante? Puis-je savoir, ma chère, où vous avez connu ce personnage et ce qu'il vous veut enfin?

La comédienne éprouvait un malaise visible!

— Sans doute, reprit-elle, je suis abusée par un être mystérieux qui peut prendre

toutes les formes et tous les visages... Quant à Dorante, c'était un comédien du théâtre du Marais qui affichait une passion romanesque pour... une de mes amies. Une autre fois je vous conterai cette histoire, passablement larmoyante.

— Tout cela ne m'explique pas, dit le duc, votre malaise en présence de ce Dorante... Mais je songe que, moi aussi, j'ai rencontré ce matin le personnage dont nous parlons, et qu'il m'a fait un présent dont je n'ai pu jusqu'ici prendre connaissance.

En même temps il tira de sa poche le paquet qui lui était pavenu d'une manière si étrange.

— Qu'est ceci ? demanda la comédienne au comble de l'étonnement.

— Nous allons le savoir, dit le duc en brisant l'enveloppe.

Il en tira quelques vieilles lettres. Duranci suivait ses mouvements avec une ardente curiosité ; elle pâlit dès qu'elle eut jeté un regard sur ces papiers. Mais M. de Châtillon ne s'en aperçut pas ; il parcourait avec avidité la première de ces lettres qui lui était tombée sous la main.

— Mademoiselle, dit-il enfin d'une voix sourde, ces papiers sont une correspondance amoureuse adressée à Dorante, et

cette correspondance est tout entière de votre main... Voyez.

Il lui tendit la lettre qu'il venait de lire.

Mais Duranci avait eu le temps déjà de maîtriser son trouble. Elle prit le papier froidement et le lut d'un bout à l'autre.

— Eh bien, dit le duc avec une sombre ironie, allez-vous me dire encore qu'il y a de la magie dans cette affaire, et qu'un spectre de l'autre monde a dû tracer ces lignes brûlantes de passion ?

La comédienne sourit.

— Dans ce cas, reprit-elle, le spectre n'eut pas trouvé plus de difficultés, je pense, à contrefaire la signature et la signature manque, ainsi que vous pouvez le voir.

— Que voulez-vous en conclure? ne sais-je pas que les femmes ne signent jamais ces sortes de lettres?... Prétendez-vous que celles-ci ne sont pas de votre main?

En ce moment le duc avait un aspect terrible : sa face était crispée comme celle du lion en fureur, ses yeux étincelaient, il grinçait des dents. Néanmoins, la belle

Duranci conserva son calme imperturbable.

— Je ne le nierai pas, François, reprit-elle en souriant toujours ; ces lettres sont en effet de ma main.

— Quoi ! misérable créature, vous osez avouer...

— Un moment, monsieur le duc, avant de m'outrager, écoutez-moi... J'ai écrit ces lettres, en effet, mais au nom de l'amie dont je vous parlais, cette pauvre Rosine... qui ne savait pas écrire.

Cette explication était donnée avec tant

de simplicité et de candeur que Châtillon sentit sa colère tomber rapidement. Le voyant indécis, l'enchanteresse reprit avec un accent plein de mélancolie :

— Vous venez de me prouver encore une fois, monsieur le duc, combien je dois peu me fier à votre amour, puisque le moindre soupçon suffit pour l'ébranler. Cependant, quelle que soit votre opinion sur ces calomnies, une chose doit vous frapper comme moi ; c'est qu'il existe un projet, soit parmi des êtres surnaturels, soit parmi les créatures de ce monde, pour amener entre nous une séparation. Depuis quelques heures, des événements plus ou moins incompréhensibles se succèdent autour de nous. La nuit dernière,

l'arrivée de cet homme que je croyais mort, et qui m'apparaît dans ma chambre au milieu d'un orage; ce matin, mon arrestation quand j'avais tant de raisons de me croire en sûreté; enfin, à l'heure où nous sommes, la remise que l'on vous a faite de ces lettres écrites, un peu légèrement, peut-être, sous la dictée d'une amie, tout cela ne me prouve-t-il pas que la lutte dont je suis l'objet se poursuit avec ardeur. Cette lutte, François, je n'ai plus la force de la soutenir; j'y renonce, et je laisse la victoire à mes ennemis inconnus. Je vous ai donné une explication sincère de cette correspondance qui vous irrite contre moi; si cette explication ne vous suffit pas, punissez-moi, abandonnez-moi à mon sort. Livrée

à moi-même, je suis incapable de défense; éloignez-vous, laissez-moi seule au bord de ce chemin; et dans quelques heures, dans quelques instants peut-être, ceux qui me cherchent vous auront délivré de moi pour toujours.

Le duc était dans une agitation extraordinaire.

— Duranci, lui dit-il, est-il possible que ces lettres aient été écrites au nom d'une autre?

La comédienne eut recours à ces belles larmes dont elle connaissait le prestige.

— Ah! Châtillon, dit-elle en posant sa tête blonde sur l'épaule du duc, vous ai-je donc si mal persuadé de ma tendresse?

Le duc ne résista plus; il déchira les autres lettres sans les lire, et en jeta les morceaux loin de lui.

— Pardonnez-moi, chère Duranci, s'écria-t-il; comment ai-je pu douter d'une affection éprouvée par tant de sacrifices? Mais vous avez raison; il existe des machinations pour nous séparer, et j'ai failli m'y laisser prendre. Que des hommes ou des démons soient les auteurs de cet indigne complot, je ne céderai pas; vous

êtes lasse déjà, chère petite, et vous voulez renoncer à la lutte; mais je n'y renonce pas, moi, et je vous encouragerai, je vous soutiendrai jusqu'à la fin. On m'appelle Châtillon *l'Opiniâtre*, et je mériterai mon surnom.

— Monsieur le duc, reprit la comédienne d'un air de profond accablement, que voulez-vous faire? Ne voyez-vous pas maintenant que le pouvoir de nos persécuteurs est au-dessus des atteintes de l'homme?

— Cela ne m'est pas encore prouvé bien clairement. Il se passe, en effet, autour de nous des événements bizarres;

mais je crois toujours qu'un ennemi habile, secondé par le hasard et soutenu par de nombreux complices, a pu produire toutes ces illusions... Et d'ailleurs, le monde entier des esprits et des démons se liguât-il contre moi, j'accepterais le défi... Connaissez-vous, ma chère, la nouvelle comédie intitulée le *Festin de Pierre?*

— C'est une pièce de M. Thomas Corneille, répliqua distraitement la Duranci, et j'y devais avoir un rôle.

— Pour moi, j'admire surtout don Juan qui reçoit avec tant de politesse la statue du Commandeur quand elle vient souper avec lui. Ce don Juan était un gentilhomme de bravoure peu ordinaire et que

je veux prendre pour modèle. On verra, morbleu! si toutes les déités infernales pourraient me faire reculer d'un pas!... Et pour commencer, Duranci, vous savez que nous devions, la nuit prochaine, recevoir la bénédiction nuptiale dans la chapelle du château; rien ne sera changé à ce plan.

— Quoi! y songez-vous encore, malgré les insurmontables difficultés qui surgissent à chaque instant? Cette union, si même elle était possible dans les circonstances présentes, deviendrait, pour vous et pour moi, la cause des plus grands malheurs!

— Elle mettra fin, au contraire, à

des persécutions dont le seul but, sans doute, est de l'empêcher. Je vous dis que j'ai accepté le défi... Et tenez, je ne vois en ce moment qu'un asile où vous puissiez braver les recherches des gens du roi : c'est le château de Châtillon.

— Le château ! s'écria la comédienne avec un accent d'effroi véritable ; y pensez-vous ? Que dirait madame la maréchale, votre mère ? Ce serait un scandale horrible !

— Ma mère et les gens ne verront rien, ne sauront rien. Il y a dans cette vieille habitation des endroits où vous pourriez demeurer pendant dix ans sans

que personne soupçonnât votre présence. D'ailleurs, poursuivit-il, pour plus de sûreté, vous n'entrerez au château que ce soir, à la chute du jour. Jusque-là, vous resterez cachée à la Maison-Blanche, le nouveau pavillon de chasse que j'ai fait construire à l'autre extrémité de la forêt. Sans-Quartier va vous y conduire par le chemin du pont de bois, car il ne serait pas prudent de nous montrer ensemble au passage du bac. Moi, je vais retourner à Châtillon, afin de tout disposer. Vous entrerez par la petite porte rouge dont Sans-Quartier a la clé... Pas un mot!... c'est entendu, je le veux.

Malgré ce ton péremptoire, la comé-

dienne essaya d'élever quelques objections; le duc ne l'écouta pas. Il se leva et appela Sans-Quartier, auquel il donna ses instructions à voix basse; puis il revint à mademoiselle Duranci :

— Allons, charmante, dit-il en l'aidant à se remettre en selle, il faut nous séparer; mais cette séparation ne sera pas longue. Dans quelques heures vous quitterez la Maison-Blanche pour venir me rejoindre à Châtillon, et la nuit prochaine... Ventrebleu! on saura si je me laisse prendre aux intrigues et aux diableries!

Duranci avait toute la tenacité de vo-

lonté que donne la jeunesse et l'ambition; mais elle avait aussi la timidité de la femme, et elle s'effrayait de la voie dangereuse dans laquelle elle allait s'engager. Elle adressa donc au duc de nouvelles instances pour le décider à ajourner ses projets, et à chercher pour elle un autre asile que le château de Châtillon.

— Partout ailleurs, dit le duc impétueusement, vous seriez arrêtée dans les vingt-quatre heures. Chère Duranci, aimez-vous donc mieux aller en prison que d'être duchesse?

Ces dernières paroles semblèrent réveiller dans l'esprit de la comédienne

des idées riantes et triompher de ses scrupules. Elle jeta un baiser au duc du bout de ses jolis doigts, puis, reprenant son masque, elle suivit Sans-Quartier qui s'engageait dans un chemin de traverse, tandis que Châtillon prenait la grande route.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME

# TABLE

**Des chapitres du deuxième volume.**

---

PREMIÈRE PARTIE.

**La félonie (suite).**



DEUXIÈME PARTIE.

**La mésalliance.**



**Fin de la table du deuxième volume.**

---


Fontainebleau. — Imp. de E. Jacquin.